

FNA 0113 - La Mort vivante

Wul, Stefan

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

La Mort Vivante



**STEFAN
WUL**

★ **ANTICIPATION** ★

Editions
"Fleuve Noir"

La Mort Vivante



**STEFAN
WUL**



★ANTICIPATION★

Editions
"Fleuve Noir"

Stefan Wul

LA MORT VIVANTE

1958

Couverture de Brantonne René

Fleuve Noir

PREMIÈRE PARTIE

Depuis des siècles et des siècles, l'Homme avait émigré vers les planètes-paradis de lointains systèmes.

Autour du Soleil ne gravitaient plus que des mondes presque déserts. Seule, Vénus hébergeait une société organisée, relief de l'ancien Empire. Mais les trois quarts de la Science avaient été perdus. Et la grande défiance officielle contre les savants accélérât encore cette déchéance. On se contentait d'utiliser de vieilles recettes héritées du passé, mais reconnues sans danger par une théocratie timorée.

Quant à la Terre... ! C'était la planète maudite. Il était défendu d'y toucher. D'ailleurs, son climat pluvieux et désespérant suffisait à en écarter les curieux. Seuls osaient s'y aventurer des contrebandiers sans foi ni loi. Déjouant les pièges de la police spatiale, ces bandits pratiquaient le commerce des antiquités terriennes, dont la demande restait forte chez certains dépravés.

La science était tolérée, sur Vénus. Mais le Consistoire, présidé par Sa Haute Prudence, se chargeait de la maintenir dans d'inoffensives limites. De même, autrefois, certaines tribus d'Afrique avaient toléré chez elles la présence des forgerons, nécessaires à l'économie villageoise mais soupçonnés d'entretenir un commerce dangereux avec les esprits du feu. Cela, les gens de Vénus l'ignoraient, comme ils ignoraient toute la protohistoire terrienne. À l'égard des savants, ils obéissaient cependant à des réflexes de même nature. Certains chercheurs pouvaient accéder à de hautes positions sociales et être des citoyens respectés, l'homme moyen continuait de voir en eux des jongleurs dangereux. Heureusement, les prêtres étaient là.

Joachim, le Maître-biologiste recevait chaque mois la visite de l'Inspecteur-Prêtre. Joachim achevait de dicter son rapport mensuel au fixophone. Le timbre d'entrée vibra. Joachim pressa un bouton et jeta un coup d'oeil à l'écran. Il vit le visage de l'Inspecteur-

Prêtre.

Il quitta son travail et passa dans le corridor pour aller ouvrir. Certes, il aurait pu faire coulisser la porte sans quitter son bureau. Il s'agissait ainsi pour les visiteurs ordinaires. Mais pour Sa Vigilance, c'eût été incorrect. Il convenait de lui ouvrir en personne. L'inspecteur entra et fit un signe du doigt. Il dit :

— Relevez le front, Maître-bio.

Joachim interrompit sa révérence rituelle et s'empressa :

— Comment se porte Votre Vigilance ?

Et c'était un spectacle étrange que ce vieillard chenu plein d'attentions pour un jeune homme. Mais ce jeune homme portait la soutache d'épaule, insigne sacerdotal qui forçait le respect.

— Très bien, merci, dit l'inspecteur. Passons dans votre bureau, voulez-vous ?

Joachim le précéda en avouant :

— Je terminais mon rapport, je n'en ai plus que pour deux minutes, Votre Vigilance. Puis, il s'effaça devant l'entrée du bureau.

— Veuillez prendre un siège. Ce ne sera pas long.

L'inspecteur donna un coup de menton condescendant et s'installa dans un fauteuil. Joachim eut un sourire d'excuse et toucha un contact sur le fixophone. L'appareil répéta la dernière phrase dictée :

... La réussite de ces expériences classiques prouve que nous brodons depuis deux ans sur le même thème...

Joachim poursuivit :

— Il paraît incontestable que les mêmes lois s'appliquent aux Vertébrés supérieurs. Et l'on ne voit pas pourquoi l'Homme y ferait exception. Sans aller jusque-là, nous osons espérer que le Consistoire statuera en faveur d'expériences plus hardies : sur les oiseaux, peut-être. Il se tut et renversa la manette d'enregistrement pour enrayer le fil dans l'autre sens. L'appareil tinta. Joachim poussa un soupir.

— C'est fait, dit-il.

L'inspecteur avait les sourcils froncés. Le biologiste attendit qu'il lui plût d'ouvrir la bouche.

— Vous allez loin, dit enfin l'inspecteur.

— Plaît-il, Votre Vigilance ?

— Je dis que vous allez loin. Vous parlez de l'Homme. Je crains que ces paroles ne fissent l'incorrection.

Joachim agita les mains.

— Le Grand Etre me garde d'entretenir de mauvais desseins, Votre Vigilance. Ce ne sont que des paroles émettant une hypothèse scientifique. Toucher à l'embryologie de l'Homme est un sacrilège, je le sais. J'éprouve de l'horreur à penser que... Mais de la parole à l'acte, il y a loin, n'est-ce pas ?

— Sans doute, sans doute. Mais cette phrase est malheureuse et le

Consistoire en sera désagréablement influencé. Je ne sais si l'expérimentation sur des oiseaux vous sera accordée.

Joachim avança la main vers le fixophone.

— Voulez-vous entendre depuis le début ?

— Non pas, non pas. Donnez-moi simplement le rouleau. Il sera écouté en temps et en lieu. Résumez-moi rapidement votre travail du mois.

Le savant ouvrit l'appareil et donna le rouleau à son visiteur. Celui-ci le glissa dans sa serviette et croisa les doigts dans une attitude d'attente.

Joachim toussa.

— Hum... voilà ! J'ai réussi à provoquer en bocal la genèse d'un batracien normal à partir d'un oeuf énucléé, puis rénucléé par le noyau d'une cellule banale prise sur un être adulte. La cellule donneuse provenait d'un simple épithélium.

— Traduit de votre charabia scientifique : vous avez retiré le noyau d'un oeuf normal, vous avez remplacé ce noyau par celui d'une cellule quelconque prise sur un autre individu. L'oeuf s'en est parfaitement satisfait et a continué de grossir pour donner un crapaud...

— Une grenouille !

— Si vous voulez... Pour donner une grenouille normale et... ?

— Cette grenouille était jumelle de la grenouille donneuse.

Sans mot dire, le jeune Inspecteur-Prêtre avait tiré un dossier de sa serviette. Il paraissait y chercher quelque chose. Joachim s'inquiéta.

« Que va-t-il encore trouver ? pensait-il. Ah ! comme je regrette l'autre ! »

L'autre ? C'était le vieil inspecteur bonhomme mort six mois plus tôt. Ce jeunot l'avait remplacé. L'autre arrondissait toujours les angles, se faisait le moins chicanier possible, humanisait les consignes. Mais le nouveau se montrait intraitable, quoique sans méchanceté. Il affichait un zèle de débutant.

— Ah ! voilà ! triompha-t-il en posant son doigt sur une page du dossier. Joachim eut un coup au coeur.

— Voilà, répéta l'inspecteur. Je lis ceci dans votre dernière feuille :

... Autorisé à poursuivre ses expériences génétiques sur les poissons.

— Oui, Votre Vigilance ?

— Sur les poissons, un point c'est tout, Maître-bio. Et vous me parlez effrontément de grenouilles. Vous avez outrepassé vos droits.

« C'est pourtant vrai, songea Joachim avec irritation. J'ai à peine lu la dernière feuille. L'autre se serait contenté de rire et aurait rajouté dans la marge le mot batracien. Que d'histoires pour une grenouille ! »

— C'est un animal aquatique, risqua-t-il.

— Allons, allons, Maître-bio, les castors sont aussi des animaux aquatiques. Je n'ose penser aux réactions du Consistoire si vous aviez tripoté des embryons de castors sans permission officielle. Mais, telle qu'elle se présente, votre affaire est suffisamment mauvaise.

— Je suis désolé, Votre Vigilance. Je suis un vieux distrait. Quelle suite pensez-vous... ?

— On va certainement détruire vos bocaux d'expériences en présence de témoins désignés. J'ose espérer que Sa Haute Prudence... (Les deux hommes s'inclinèrent)... ne se montrera pas autrement sévère pour vous, conclut l'inspecteur. Et maintenant, disons la Prière. Vous me semblez en avoir besoin.

Ils récitèrent ensemble, le front penché :

« Ô Grand Être, protège ceux qui doivent tremper les mains dans la Science. Garde-les dans les limites fixées par Sa Haute Prudence. Garde-les des curiosités excessives et des tentations dangereuses. »

Joachim releva la tête, mais s'aperçut que l'Inspecteur-Prêtre gardait la sienne penchée en avant, dans une attitude recueillie. Il en fit autant et guetta du coin de l'oeil le moment où il plairait à son visiteur de se redresser.

L'inspecteur parut enfin sortir de sa méditation. Il tendit la main.

— Donnez-moi la clé de votre laboratoire, dit-il.

— Je... Oh ! oui, parfaitement, Votre Vigilance. Cette sévérité dépassait ses plus sombres prévisions. Il s'exécuta cependant. Et l'inspecteur alla fermer la porte du laboratoire et mit la clé dans sa serviette. Il eut un petit sourire protecteur :

— Espérons que le Conseil vous la rendra bientôt, dit-il en s'en allant. Ne péchez plus, Maître-bio.

Après un dernier salut, Joachim referma la porte d'entrée et resta immobile à la regarder. Des larmes de rage impuissante brillaient dans ses yeux.

Il se secoua enfin et alla se jeter dans un fauteuil, la tête dans les mains.

— La Science, dit-il à haute voix, la Science n'est pas si mauvaise.

Sans la Science, Vénus n'aurait jamais été habitable. Ce sont des savants qui ont régularisé son climat, autrefois. Quoique très en colère, il eut l'impression de blasphémer, tandis qu'une voix intérieure lui disait :

« Sans la Science et les savants, la Terre serait toujours restée habitable et l'Homme n'aurait pas eu besoin d'émigrer.

Sur Vénus, on ne prononçait pas le nom de la planète maudite sans s'exposer. C'était un mot grossier. Joachim eut une bouffée de révolte enfantine. Il cria de toutes ses forces :

— Vive la Terre ! Vive la Science !

Puis, inquiet, il courut à la fenêtre pour voir si personne ne l'avait entendu, Un coup de sonnette lui coupa les jambes, il devint tout pâle. Il appréhenda un retour de l'Inspecteur-

Prêtre et regarda rapidement si celui-ci n'avait pas oublié sa serviette... Non !

Qui pouvait bien lui rendre visite ?

Il murmura :

— Ô pardon, Grand Être, pardon !

Il alla ouvrir.

Un homme souriant se tenait sur le seuil.

— Je suis bien chez le Maître-bio Joachim ? Puis-je avoir un entretien avec vous ?

« Il a entendu, pensait le savant, il a sûrement entendu. »

Puis, a haute voix :

— Heu, oui. Entrez, citoyen, entrez donc.

Il guida son visiteur vers le bureau et l'invita à s'asseoir. Le visiteur souriait toujours. Joachim eut le temps de penser qu'il se montrait beaucoup trop aimable pour, sans doute, un simple représentant. Mais la crainte d'avoir été surpris en plein blasphème le bouleversait.

Déjà, l'homme clignait de l'oeil et disait d'un ton canaille :

— Vive la Terre et vive la Science, Maître-bio ! Je suis tombé à Rie sur un savant dénué de préjugés vulgaires, il me semble.

Joachim sentit le sol se dérober. Chancelant, il s'appuya au dossier d'un meuble. Il ne voyait plus clair.

— Allons, allons ! dit la Voix impitoyable. N'ayez pas peur de moi. J'ai un faible pour les mécréants... Vive la Terre, hein ? Voyez-vous ça, vieux polisson.

— Sortez ! balbutia Joachim.

— Pour quoi faire ? demanda l'homme sans se troubler, pour courir après l'inspecteur qui sort d'ici, sans doute ? Je suis sûr qu'il est plein d'humour, il le porte sur son visage. Votre exclamation de tout à l'heure le ferait rire aux éclats.

Joachim se ressaisit. L'orgueil lui rendit la dignité.

— Faites donc ! cracha-t-il. Je suis un savant assermenté et je serais curieux de voir qui l'inspecteur croira, de vous ou de moi. Vous avez rêvé, mon ami !

L'homme garda un temps de silence, mais sans perdre son sourire diabolique. Puis il apprécia :

— Bien joué. Vous avez du ressort, sous votre vieille carcasse. Mais avouez quand même que vous ne tenez pas à revoir l'inspecteur aujourd'hui ? Peut-être vous croirait-il sur parole, mais il lui en

resterait un petit soupçon fort désagréable. Il y aurait une petite note dangereuse sous votre nom, dans le fichier du Consistoire. On vous tiendrait certainement à l'oeil. Il balaya de la main ces propos déplaisants et ajouta :

— Ce n'était qu'une plaisanterie, Maître-bio. Je n'ai pas l'intention d'agir ainsi. Une seule chose m'intéresse : vous vendre ma marchandise.

Il tapa sur sa poche gonflée.

— Devinez ce que j'ai là ? Joachim haussa les épaules.

— Je m'en moque éperdument, citoyen. Finissons-en avec vos airs mystérieux. Sortez votre brosse gobe-poussière, votre autocuiseur ou votre... je ne sais quoi. Dites-moi votre prix et allez aux diables de l'Espace.

— Vous ne croyez pas si bien dire, Maître-bio. Je ne suis pas un représentant ordinaire. Je ne vends pas de petits outils domestiques.

Il sortit de sa poche un objet carré qu'il jeta sur le bureau. L'objet n'avait pas l'air très neuf. Le savant le toucha d'un doigt dégoûté, puis il se pencha en avant, comme hypnotisé.

— Mais... mais c'est un livre...

— Terrien, compléta le visiteur. Un livre terrien traitant de l'histologie des organes. Joachim retira sa main comme s'il s'était brûlé. L'homme reprit le livre, l'ouvrit au hasard et lut à haute voix :

— Dans les intervalles des tubes séminifères, on trouve des cellules larges, épithéliiformes, bourrées d'enclaves. Leur noyau est clair avec un gros nucléole, et leur cytoplasme renferme des cristalloïdes et quelques gouttelettes lipoïdes...

— Bien sûr, tout cela m'est absolument incompréhensible. Mais je pense que vous le trouverez passionnant. Voyons plus loin.

Il tourna quelques pages et lut :

La surrénale est une glande endocrine à fonctions multiples. Elle a un rôle antitoxique, en fixant ou détruisant un poison tétanisant qui se forme par la contraction musculaire.

Joachim ouvrait des yeux hallucinés. Le visiteur lut encore :

L'étude de la substance blanche comporte diverses méthodes : la méthode de Golgi, celle de la dissection au scalpel, celle du temps de développement. Car les fibres des divers faisceaux ne se myélinisent pas en même temps chez l'embryon, et...

Joachim eut un geste d'enfant gâté. Il arracha le livre des mains

du visiteur en disant d'une voix rauque :

— Donnez-moi ça... Combien ?

— Très cher, Maître-bio, très très cher

— Qu'importe ! dit Joachim en serrant l'ouvrage contre sa poitrine. Combien voulez-vous ?

— Cent mille valors, en liquide.

— Je n'ai pas cette somme ici. L'inconnu tendit la main vers le livre.

— D'ici demain, commença-t-il...

— Non, attendez ! souffla Joachim en reculant d'un pas sans lâcher son trésor. Il alla fouiller dans un coffret et ramena un collier de diamants qu'il tendit à l'homme. Ce dernier tira une loupe de sa poche et examina les pierres une à une. Il fit sauter le bijou dans sa main en disant :

— D'accord, mais cela ne fait que la moitié du prix.

— Attendez, dit Joachim les yeux brillants.

Il s'absenta quelques minutes et revint avec des liasses de billets.

— Comptez, dit-il.

L'homme compta, eut un signe satisfait et envoya les billets rejoindre le collier dans sa poche. Il se leva.

— C'est un plaisir de faire des affaires avec vous, Maître-bio. Joachim le poussa presque dans le corridor.

— Je reviendrai, dit l'homme.

— Non, non, adieu ! souffla le savant.

— Au revoir, Maître-bio.

Joachim claqua la porte et la ferma à double tour. Il serrait toujours le livre contre lui. Il alla vérifier la fermeture des fenêtres et tira les rideaux.

Puis il se vautra dans les délices de la lecture, trop passionné pour se souvenir que, la veille encore, il eût méprisé les acheteurs d'objets terriens.

Il n'avait jamais pensé que cette contrebande impie pût trafiquer sur autre chose que les boissons défendues, les objets d'art licencieux ou les drogues en conserves. Il oublia ses ennuis avec l'inspecteur et les foudres du Consistoire. Il pécha sans vergogne et sans remords.

Ce livre ne lui apprenait pas grand-chose sur l'histologie proprement dite, ou plutôt sur les résultats histologiques, mais sur les vieilles méthodes d'investigation scientifique, il y puisait des

renseignements sans prix.

Il lut fort tard et s'endormit la tête entre les pages, saoulé de science et d'abomination.

Comme l'inspecteur l'avait prévu, le Consistoire sévit contre les initiatives de Joachim. Son laboratoire lui fut interdit pour six mois et il dut passer toutes ses matinées au Temple, afin de se purifier dans la prière.

Il s'en moquait bien. Docile en apparence, il ne pensait qu'aux nuits grisantes passées en compagnie du livre maudit.

Il le sut bientôt par cœur. Et quand le contrebandier revint sonner à sa porte, il ne put se défendre de l'accueillir pour acheter de nouveaux ouvrages.

Peu à peu, il s'habitua à la fréquentation de ce bandit, qui rassurait sa conscience en lui affirmant que la lettre de la Religion était faite pour les gens simples, non pour les savants. Il affirmait aussi que même des prêtres avaient recours à ses bons offices, et qu'il n'eût pas été surpris que le jeune inspecteur mordît au fruit défendu.

— Cher Maître-bio, disait-il, vous êtes bien naïf. Les bibliothèques du Consistoire renferment plus d'ouvrages terriens que vous n'en lirez jamais.

Quoique perversi, Joachim s'en scandalisa :

— Est-il possible ?

— Sa Haute Prudence lit à loisir des ouvrages semblables à ceux-ci, renchérisait le contrebandier en frappant de la main sa dernière livraison : *Hibernation artificielle chez le nouveau-né*.

Il ajoutait avec perfidie :

— La seule différence entre vous et Sa Haute Prudence, c'est qu'Elle s'adonne sans bourse délier à des plaisirs qui vous coûtent cher. Allons plus loin et imaginons un instant que vous soyez dénoncé...

Joachim eut un haut-le-corps et jeta un regard inquiet par la fenêtre.

— Vos livres seraient saisis et... Brûlés.

— Pas du tout. On les mettrait à l'abri dans les bibliothèques du Consistoire, tout simplement.

Ce genre d'entretien sapait peu à peu la morale du Maître-bio. Il

devint libre penseur sur la fin d'une vie jusque-là irréprochable.

Un jour, le trafiquant lui parut plus nerveux. Son perpétuel sourire avait quelque chose de forcé. Joachim lui en fit la remarque et lui en demanda la cause.

— C'est que, dit l'homme, mon organisation m'a chargé d'une mission difficile.

— Votre organisation ?

— Mais oui, Maître-bio ; vous n'imaginez tout de même pas que je travaille seul. La contrebande exige des capitaux, des hommes, du matériel... de l'organisation. Je ne suis qu'un rouage. En bref, je dois vous convaincre de partir pour la Terre.

— C'est une plaisanterie ?

— Vous aurez à votre disposition des masses de livres laboratoire comme vous n'en avez jamais rêvés, et le droit de vous livrer aux recherches les plus hardies. Pas d'inspecteur, ni de Consistoire pour entraver votre génie.

Joachim se croyait bien perversi, mais de la perversion à la folie criminelle il y a un abîme. Un frisson d'horreur lui courut le long de la colonne vertébrale.

— N'y comptez pas, dit-il.

— Vous aurez à votre disposition des masses de livres scientifiques et, cette fois, sans qu'il vous en coûte un valor. C'est la grande chance de votre vie, ne la laissez pas s'envoler.

— Non, c'est impossible, dit Joachim en tremblant. Je ne veux plus vous voir. Vous m'avez entraîné sur la pente fatale, je m'en rends compte à présent. Votre proposition est abominable.

— Est-ce bien vous qui parlez, Maître-bio ? Je vous croyais dégagé de toute cette superstition officielle ! Nous en avons maintes fois ri tous les deux. Vous avez peur des prêtres ? Oh ! n'ayez crainte : tout est prévu de ce côté-là.

— Non, répéta Joachim en branlant la tête. J'ai peur des prêtres, c'est vrai. Mais je crois que j'ai encore plus peur de vous. Vous êtes un démon.

Le trafiquant s'esclaffa :

— Vous en êtes donc resté là ? C'est incroyable. Je vous prenais pour un homme naïf, mais intelligent.

Le vieillard jeta un regard épouvanté à son tortionnaire. Il le revoyait tel qu'il était à sa première visite, inquiétant et sardonique. L'irritation et le dédain sculptaient des méplats sataniques sur son visage pâli par les longs séjours en astronef. C'était un suppôt de

l'Enfer, un paria, un maudit. Il n'aurait jamais dû le recevoir chez lui. C'était la punition terrible du Grand Etre. Tout avait commencé par un blasphème. Il avait crié : « Vive la Terre ! » et le Diable avait aussitôt sonné à sa porte.

Le savant se ressaisit pourtant. Il se reprocha de céder à une imagination puérile. Il haussa les épaules.

— Ecoutez, dit-il. Vous vous trompez sur mon compte. Essayez de me comprendre. Je ne crois pas à la religion de Prudence, c'est vrai, mais mon enfance et toute ma vie ont été marquées par des rites et des tabous qui jouent encore leur rôle de frein. Mon intelligence me crie que vous avez raison, mais toute ma chair se hérisse à la pensée d'un tel voyage. Ma chair commande. Je suis trop vieux. Cherchez quelqu'un d'autre et ne revenez plus. Je ne vous dénoncerai pas. Je ne pourrais d'ailleurs le faire sans me condamner moi-même. La silhouette du visiteur se découpait sur les dernières lueurs du couchant, à la fenêtre. Droit, les bras croisés, il semblait une statue du mépris.

— Comprenez-moi, répéta le vieil homme.

L'autre parla. Contrairement à toute attente, son ton fut conciliant, à peine nuancé d'ironie et de familiarité :

— Je vous comprends, mon pauvre vieux Joachim. En fait, je connaissais d'avance votre réaction. Malheureusement, je ne peux revenir les mains vides. On a besoin d'un biologiste sur la Terre.

— Mais... la Terre est vide ! balbutia le savant.

— Oui, la Terre est déserte. Mais pas tout à fait. Notre chef a besoin d'un biologiste.

— Pour quoi faire ?

— Pour sa fille.

— Sa fille ? Il a une... je ne comprends pas. Joachim devint de plus en plus méfiant. Au cours de sa carrière de biologiste, on l'avait plusieurs fois sollicité pour des choses incroyables et diverses. C'étaient de vieilles filles qui désiraient un enfant sans père, des femmes du monde qui voulaient confier à un bocal les charges de la maternité, des fous briguant un changement de sexe, des désaxés qui lui demandaient de pratiquer sur eux des opérations monstrueuses... Il appréhendait quelque chose de ce genre.

— Pour sauver sa fille qui se meurt, précisa le trafiquant.

— Quel âge a cette jeune fille ?

— Ce n'est pas une jeune fille, mais une enfant de treize ans.

— De quoi meurt-elle ?

— Elle a été mordue par une bête venimeuse.

— Mais enfin, explosa Joachim, je ne suis pas médecin.

— On veut un biologiste. Un médecin ne pourrait rien. Et pas n'importe quel biologiste : vous ! Le chef connaît vos travaux.

— Je refuse. Laissez-moi tranquille, pour la dernière fois.

Le contrebandier jeta un regard au-dehors. Il garda le silence. Il paraissait attendre quelque chose. La nuit tombait.

Effrayé par cette attitude, le savant ouvrit une armoire, fouilla sous des piles de dossiers et ramena les livres maudits qui lui avaient coûté si cher. Il les jeta sur le bureau, avec le volume qu'il n'avait pas eu le temps d'ouvrir.

— Reprenez tout ceci. Je n'en veux plus. Son visiteur se taisant toujours, Joachim ajouta :

— Vous pouvez garder l'argent.

Le visiteur parla enfin, d'une voix douce :

— J'ai ordre de vous ramener de force, mon vieux Joachim.

Il fit un pas et tira de sa poche une arme étrange, une espèce de pistolet au canon très effilé. Joachim recula.

— N'ayez pas peur, dit le trafiquant en faisant deux autres pas, les sonnaiguilles ne tuent pas. Elles paralysent simplement.

— Non ! hurla Joachim.

Il y eut un petit sifflement. L'homme avait tiré à bout portant. Joachim s'effondra contre un mur : une petite aiguille de drogue gelée lui fondait sous la peau, paralysant tous ses muscles.

Bien éveillé, mais raide comme un cadavre aux yeux grands ouverts, il vit son agresseur remettre l'arme dans sa poche et se baisser vers lui.

L'homme le souleva dans ses bras et l'installa tant bien que mal dans un fauteuil. Puis il sortit dans le corridor et ouvrit la porte d'entrée. Il siffla dans la nuit, sur une note discrète. Une longue voiture se rangea bientôt devant la maison. Quatre hommes en sortirent. Le contrebandier les entraîna dans la maison et désigna le savant inerte. Ils s'en chargèrent en silence et l'emportèrent au-dehors.

Au passage, l'agresseur frappa cordialement l'épaule du vieillard.

— Excusez-moi si je viole votre chambre, Maître-bio. Je vais faire vos valises. Il ramassa les livres maudits et les tendit à ses acolytes.

— Tenez, emportez-les aussi. Ils font partie du confort de Joachim.

Couché sur une banquette, Joachim sentait la voiture filer sur des routes inconnues. De temps en temps, des lumières lui passaient sur le visage pendant la traversée des agglomérations. Puis ce fut une course interminable et rectiligne, sans doute sur une transvénusienne à grande circulation. Il s'endormit dans un vague sentiment d'horreur et d'irréalité.

Il s'éveilla dans un tintamarre métallique et se vit étendu sur une civière portée par deux hommes. Ils étaient dans un couloir sonore, peuplé de bruits de moteurs et de pulsations de machines.

Une porte s'ouvrit. On mit Joachim à plat ventre sur une couchette étrangement molle. Il sentit qu'on lui attachait les jambes, les bras. La lumière s'éteignit. La porte claqua. Il fut seul.

Pendant des heures, il entendit marcher dans le couloir, perçut des ordres brefs, des roulements, des bruits de roues sur des rails, des grincements de tôle imitant des rires inhumains, des jets de vapeur ou d'il ne savait quoi. Des odeurs de peinture chaude lui donnèrent la nausée, puis d'autres, odeurs, étranges celles-là, et comme importées d'un autre monde.

Les bruits décréurent et tout se tut peu à peu, sauf un insupportable pizzicato qui paraissait compter des fractions de secondes, et le gloussement très proche d'un fluide dans une tuyauterie.

Soudain, ses oreilles bourdonnèrent. Il se sentit plonger dans la mollesse de sa couchette et perdit connaissance.

-:-

Les jours suivants ne furent qu'un long cauchemar. Il eut de violents maux de tête et des crampes dans les membres. Tout seul dans le noir, il restait parfois des heures avec, dans les entrailles, une sensation de chute terrible. Ou bien, aveuglé par des lampes de couleur, il se sentait tripoté, piqué à la saignée du bras. On lui desserrait les dents pour lui faire ingurgiter des liquides insipides ou douloureusement forts. Il entendit des voix déformées par une surdité partielle affectant tantôt l'une ou tantôt l'autre oreille. Par moments, il

avait l'impression qu'on le faisait tourner sur lui-même à toute vitesse ou qu'il se détachait de toute pesanteur et montait lentement jusqu'au plafond pour redescendre et rebondir en douceur d'une cloison à l'autre, comme une poussière dans un verre d'eau.

Il ne fut plus qu'un corps malade... Quand son coeur battait trop vite et trop fort, il était ce coeur tout entier. Il n'était plus qu'un coeur énorme et douloureux qui battait, battait et risquait d'exploser à chaque instant. Et ce coeur monstrueux parfois ralentissait, espaçait ses pulsations... une, deux, une, deux... une... deux... (il s'arrêtait ?... non) une... jusqu'à frôler la mort-deux... !

À d'autres moments, il n'était plus qu'une Soif gigantesque, tandis que toutes ses cellules aspiraient à un peu de liquide. D'horribles métempsycoses firent de lui des choses absurdes et terribles. Il fut le Froid, le Chaud. Il fut une immense Démangeaison. Un jour, il fut une Main, une Main géante et ankylosée où n'arrivait plus la circulation. Puis il ne fut plus rien.

Il s'éveilla enfin dans une chambre immobile. Et cette immobilité lui fut presque pénible après tant de jours vertigineux.

Il s'assit dans un lit aux draps grisâtres et s'aperçut qu'il n'était pas seul. À son chevet se tenait une femme aux cheveux d'ébène, à la beauté tragique.

Grande et mince, elle l'observait sans ciller de ses yeux immenses. Sa peau était blanche comme neige et si fine qu'elle en semblait un peu mauve autour des paupières. Elle eut un geste de la main pour serrer sur elle les pans d'une longue cape de satin noir. Joachim vit briller un rubis à son doigt.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-il. Elle attendit un peu et avoua :

— Je suis celle qui vous a fait venir ici. Nous sommes sur Terre, dans les Pourres.

— Les Pourres ?

— Oui, une chaîne de montagnes allongée qui émerge de l'océan sur quatre cents kilomètres.

Elle parlait d'une voix basse et harmonieuse, aux inflexions inquiétantes. Ses traits n'exprimaient aucun sentiment. Il semblait toutefois qu'il y eût un peu d'angoisse au fond de ses yeux noirs.

— Vous êtes... le chef ? demanda Joachim.

Elle inclina lentement la tête et dit simplement :

— Reposez-vous. On vous conduira au château dès demain.

Les yeux de Joachim exprimant encore une question, elle précisa :

— Chez moi.

Elle sortit en refermant doucement la porte. « Je suis sur la Terre », remâcha douloureusement Joachim.

Il n'osait plus bouger, respirait à peine. Il avait l'impression que tout, autour de lui, n'était que souillure.

Il tourna lentement les yeux vers un cercle de lumière, à sa gauche. Une espèce de hublot, d'où filtrait un jour triste, crépitait d'une pluie continuelle. Quelqu'un heurta la porte et entra aussitôt. C'était son ravisseur, avec son perpétuel sourire accroché aux lèvres. Il portait une pile de livres sous le bras.

— Eh bien ! Joachim ? d'une voix gaie, en posant les livres sur une petite table. Remis de toutes vos émotions ?

— Je devrais vous haïr, dit le savant.

— Ce qui signifie que vous ne me haïssez pas. J'en suis très touché. Joachim haussa les épaules.

— Une vie nouvelle commence pour vous, Maître-bio, une vie passionnante. D'ici peu, vous me bénirez.

Il fit un geste vers la table et ajouta :

— Tenez, je vous apporte de nouveaux ouvrages, plus récents que les autres. J'avais l'intention de vous les vendre l'un après l'autre. Soyez heureux, vous les avez gratis. Il tendit la main à sa victime alitée.

— Sans rancune, Maître-bio ?

Joachim détourna la tête. Sans se démonter, le trafiquant lui frappa cordialement l'épaule.

— Je vous fais mes adieux. Je repars pour Vénus dans quelques heures. Nous nous reverrons peut-être un de ces jours. Essayez d'être de meilleure humeur.

-:-

Joachim resta des heures à regarder le hublot où s'écrasaient des grappes de gouttes. Vers le soir, quelqu'un entra et alluma la lumière sans une parole. Joachim ne se retourna même pas. Il entendit un léger bruit de vaisselle et une odeur de cuisine frappa ses narines. Quand il fut seul, il s'aperçut qu'un repas copieux l'attendait sur un plateau. Il se leva et, cherchant autour de lui, vit une espèce de combinaison déposée sur une chaise à son intention. Il la revêtit et prit un livre sur la table.

Il le feuilleta distraitement, puis il se rassit sur son lit, l'esprit accroché par l'intérêt du texte. Il se passionna et, tout en lisant, pillait sans s'en apercevoir les assiettes de nourriture qu'on lui avait apportées.

La journée suivante lui parut un rêve de fou. Des inconnus l'obligèrent à mettre des bottes et des gants. On le revêtit d'une grande cape imperméable et transparente qui lui donna l'irréel aspect d'un fantôme. Il demanda la raison de cet accoutrement.

— La pluie est dangereuse, lui répondit quelqu'un.

C'était la plus longue phrase qu'il eût entendue depuis la veille. Les hommes ne lui parlaient que par monosyllabes. Eux-mêmes habillés de la même façon, ils communiquaient entre eux au moyen d'une langue rapide et déformée par un accent difficile, dans laquelle il ne saisissait qu'un mot ici ou là.

On le poussa dehors, au-delà d'une lourde porte, et la pluie tambourina sur son imperméable.

Clopin-clopant, trois hommes l'accompagnèrent le long d'une piste boueuse et le firent monter dans une espèce de wagonnet suspendu à un câble. Ils s'installèrent à ses côtés sur des sièges inconfortables et l'engin commença de monter vers des cimes cachées par des rideaux de pluie grise.

Plus haut, ils furent au milieu d'épais nuages d'où, toutes les cinq minutes, surgissaient des pylônes de métal.

Malgré ses efforts, Joachim ne put se faire une idée du paysage qui les entourait. Ses yeux dirigés vers le sol ne voyaient que des pentes caillouteuses et, de temps à autre, un grand roc verni par l'humidité. Il frissonnait sous ses vêtements.

Bientôt, le funiculaire s'engagea dans un tunnel au fond duquel scintillait une petite lumière. Une cloche tinta, le son se répercuta sous la voûte.

La lumière parut se rapprocher. Ce n'était qu'une lampe jaunâtre au-dessus d'une passerelle de fer. Le wagon s'arrêta. Un peu plus haut, le moteur du câble jeta une étincelle mauve. La lampe parut vouloir s'éteindre et sa lumière vacilla un instant comme celle d'une chandelle. On fit descendre Joachim. Les bottes sonnèrent sur le plancher métallique. Une porte s'ouvrit sur un escalier.

Au bas des marches attendait un être de cauchemar, armé d'un fouet. C'était un homme très maigre, au crâne entièrement chauve. La commissure de ses lèvres était couturée de cicatrices. Mais le plus

horrible, dans ce visage, c'était l'absence de nez et d'oreilles. De chaque côté du crâne, ses conduits auditifs ne faisaient que deux trous noirs. Deux trous aussi, la double fente respiratoire privée d'appendice nasal.

L'un des guides de Joachim ouvrit la bouche :

— N'ayez pas peur d'Ugo, c'est un bon garçon malgré son aspect repoussant. Il a eu un grave accident autrefois.

Ugo gloussa. Sa pomme d'Adam monstrueuse monta et descendit plusieurs fois le long de son cou décharné.

— Je vous avertis qu'il est muet, continua le guide. Il s'exprime par gestes. Laissez-vous conduire.

Il remonta dans le wagon qui se balançait un peu sous son poids. Le moteur jeta une autre étincelle. Le wagon redescendit Vers la sortie du tunnel.

Déjà Ugo faisait à Joachim un signe engageant vers l'escalier. Frémissant, Joachim passa devant lui et commença de retirer sa cape imperméable. Mais Ugo lui toucha le bras du manche de son fouet. Il lui fit signe de rester habillé.

Ils montèrent quelques marches l'un derrière l'autre et atteignirent un palier de ciment. Ugo poussa doucement le savant dans une logette et tourna un bouton fixé au mur. Une douche d'eau tiède et fumante tomba sur Joachim qui, sur les muettes injonctions du monstre, rinça soigneusement ses bottes et ses gants de toute trace de pluie. Rassuré le monstre invita Joachim à le suivre un peu plus loin. Il l'aida à se déshabiller dans un petit vestiaire où lui-même changea de chaussures et se lava les mains. Puis il l'entraîna par de longs couloirs.

À chaque croisement ou détour du labyrinthe, il faisait claquer son fouet devant des niches régulièrement creusées dans le mur. Et Joachim crut voir bouger quelque chose au fond de l'une d'elles.

À une certaine bifurcation, le biologiste sut ce qu'abritaient ces niches. Il vit, enchaînée par le cou comme un chien de garde, une araignée de la taille d'un veau, dressée sur ses pattes au milieu du passage.

La bête se montra plus agressive que les autres, car Ugo dut faire claquer deux fois sa lanière. Le premier coup zébra d'une longue pelade le thorax de l'araignée. Des poils volèrent.

Coléreux, l'insecte fit claquer ses crochets et tira sur sa chaîne. Ugo gloussa en faisant un pas en arrière. Le deuxième coup parut désarticuler légèrement l'une des pattes antérieures et la bête recula en boitillant dans sa niche. Horrifié, Joachim serra au plus près son guide pour passer l'endroit dangereux. Ugo l'entraîna dans une

succession de galeries et de salles nues éclairées par le jour triste de longues fenêtres. Leurs pas réveillaient des échos interminables. Partout flottait une odeur de vieille pierre et de bois travaillé par les siècles.

Enfin, l'homme sans oreilles poussa une porte colossale qui tourna en grinçant sur deux notes.

Ils entrèrent dans une pièce chaude où deux mètres de feu crépitaient sous une hotte armoriée de signes étranges. Trois fauteuils à hauts dossiers constituaient le seul ameublement de la pièce, avec une espèce de pouf de fourrure placé au coin de l'âtre. Ugo invita Joachim à s'asseoir. Lui-même marcha vers le pouf et le savant pensa jusqu'au dernier moment qu'il allait s'y installer. Mais Ugo se baissa et gratta amicalement la fourrure du manche de son fouet, comme le dos d'un animal.

Le pouf émit une espèce de crissement désagréable et déplaça huit pattes articulées qui s'étirèrent en étoile autour de lui, avec des frémissements de plaisir. C'était encore une araignée mais, sans laisse ; elle paraissait apprivoisée.

Ugo gloussa et alla s'adosser à la porte sans remarquer la pâleur de Joachim crispé dans son fauteuil. Cependant, la bête repliait ses pattes sous elle et reprenait un aspect inoffensif.

On entendit un pas sur le dallage, et la femme que Joachim avait vue la veille entra par une autre porte. Elle avait un air de noblesse triste et parut encore plus belle au savant que la fois précédente. Elle dit :

— Merci, Ugo.

Comme un parfait serviteur, Ugo s'inclina légèrement et sortit. La femme s'installa dans un autre fauteuil, en face de Joachim. Elle remarqua ses traits tirés.

— Vous avez l'air fatigué, dit-elle.

— Non, dit le biologiste, non, je...

Il jetait de petits regards vers l'araignée. La femme comprit. Elle ordonna :

— Vanda, va-t'en d'ici.

La bête s'étira paresseusement et parut hésiter.

— Allons ! insista la femme.

La bête, comme à regret, marcha vers la porte et disparut dans un bruit pénible de cliquetis, comme un gros jouet mécanique.

— Tranquillisez-vous, dit la femme, Vanda n'est pas dangereuse. Mais Joachim osait à peine respirer. Il exprima sa pensée d'une voix chevrotante :

— C'est l'Enfer, madame... Vous m'avez attiré en Enfer.

— Vous vous trompez, Maître-bio. Vous vaincrez vite ces petites répulsions. C'est affaire d'habitude.

Le savant crispa les mains sur les accoudoirs de son siège. Il se pencha en avant.

— Qu'attendez-vous de moi exactement ? Dites-le vite. J'achèverai ma tâche le plus rapidement possible et vous me rendrez la liberté, n'est-ce pas, madame ?

— Appelez-moi Martha, dit la femme. Elle eut un mince sourire pour ajouter :

— Qu'appellez-vous donc liberté, Joachim ? Ici, pas de Prêtre-Inspecteur ni de Haute Prudence. Enfin, quand je n'aurai plus besoin de vous, vous retournerez sur Vénus ou resterez ici, à votre gré.

Joachim s'éclaircit la gorge :

— Puis-je savoir, heu... Votre fille est malade, m'a-t-on dit ?

— Ma fille est morte.

Elle réprima un sanglot avant de préciser :

— Elle est morte pendant votre voyage

— Vous n'attendez tout de même pas une résurrection ? dit Joachim après un petit silence. La science a des limites.

La belle Martha serra les mâchoires, puis !

— Si ! cracha-t-elle avec violence ; ou plutôt ...

Elle secoua la tête et parla plus bas :

— Une espèce de résurrection. J'ai lu attentivement de vieux livres. On y parle de boutures humaines. Vous, Joachim, vous avez réussi l'expérience sur des mollusques, puis sur des batraciens. Je Vous demande de la tenter sur ma fille. Je sais que vous ne pouvez ranimer un cadavre. Mais vous pouvez créer un nouvel être ressemblant trait pour trait à mon enfant : une soeur jumelle retardée.

— C'est donc cela ! dit lentement Joachim.

En admettant que la chose fût possible, elle posait un accablant problème de conscience. Avait-on le droit de toucher aux ressorts sacrés de la vie humaine pour créer un être sans père ni mère ? Le savant sentait en lui s'éveiller des scrupules dus à sa formation vénusienne. Une idée le frappa. Il dit :

— Je comprends fort bien ce que vous exigez de moi aujourd'hui. Mais quand vous m'avez fait enlever, votre fille était encore vivante. Qu'attendiez-vous donc d'un biologiste ?

— La même chose ! Je savais qu'elle n'en avait plus pour longtemps. Je ne vous aurais pas demandé d'empêcher sa mort, mais d'assurer la vie de quelques cellules...

— Alors, il n'est plus temps !

— Oh ! mais si, Maître-bio. J'ai prélevé des... échantillons de tissus un peu partout : un doigt, un fragment d'intestin, de poumon, de moelle épinière...

Joachim regarda Martha dans les yeux. Cette énumération avait quelque chose d'horrible venant d'une mère parlant de son enfant.

— Vous l'avez... (Il chercha un mot, trouva un à-peu-près.) Vous l'avez disséquée ?

Le visage de Martha resta fermé comme celui d'une statue. Elle dit :

— Je suis très au courant de toutes ces choses. Les vieux livres m'ont aidée. Les échantillons sont à l'abri en milieu glycérimé à basse température.

« J'ai mis le plus de chances possibles de notre côté ! Nous avons de quoi faire des milliers d'expériences avec des milliers de cellules ; car chaque cellule peut me rendre une petite fille. Et même si le pourcentage de réussite est de un sur mille, cela nous laisse une marge réconfortante. »

Joachim mit sa tête dans ses mains.

— Je n'ai jamais fait cela.

— Vous le ferez. Sur Vénus, c'était votre plus cher désir, avouez-le. Vous voilà enfin débarrassé des prêtres.

Joachim branla la tête.

— Vous ne vous rendez pas compte, Martha. J'ai retrouvé le moyen de donner un choc génétique à des cellules vivantes. Seule, la cellule mâle était conservée à basse température. Où trouverez-vous un ovule ?

— Ma fille avait treize ans, Maître-bio. C'est un peu jeune, mais j'ai ce qu'il faut, croyez-moi. Et si tout grain de chair est détenteur de vertu séminale, les vieux livres affirment que l'on peut obtenir des gamètes femelles en culture à partir de simples ovogonies et même à partir de globules polaires. J'ai pris mes précautions de ce côté-là. Joachim était effaré devant les connaissances de la jeune femme. En peu de mots, il s'agissait de former en bocal un être vivant à partir de deux cellules prises sur un cadavre. Et cet être vivant aurait le même cadavre à la fois pour père et pour mère. Il ressemblerait trait pour trait à la petite fille décédée. Vue sous cet angle, l'expérience méritait le nom de résurrection.

— Ce serait satanique, répéta plusieurs fois Joachim. Oui, ce serait satanique. Mais déjà, dans sa bouche, cette expression n'était plus qu'un mot vide. La passion scientifique balayait en lui tout scrupule et toute réminiscence religieuse. Il n'entendait plus les crépitements du feu dans la cheminée, ni le vent qui ululait quelque part au bout d'un couloir, ni le cliquetis désagréable des pas de l'araignée dans la pièce voisine. Il ne se sentait plus sur Terre, ni sur Vénus. Il était plongé jusqu'au cou dans la dangereuse cuisine biologique des anciens âges. Il s'informa cependant :

— Les Terriens d'autrefois ont-ils tenté cette expérience, ou bien est-ce resté à l'état de théorie ?

— Ils l'ont pratiquée avec succès, dit Martha. Et il n'en est jamais rien résulté de mauvais. Croyez-moi, Joachim, votre religion exagère

en frappant d'interdit toutes les sciences. Beaucoup d'entre elles étaient fort utiles.

Le savant demanda encore :

— Avez-vous un laboratoire ?

Martha fit un signe affirmatif. Elle précisa :

— J'ai même un assistant.

— Ugo ?

— Non, moi !

Guidé par Ugo ou Martha, au hasard des nécessités, Joachim connut en quelques jours les aîtres du château ; du moins pour la partie habitable, car certaines galeries finissaient dans les décombres et d'autres avaient été barrées par des planches. Il apprit aussi à éviter les escaliers peu sûrs et le piège des poternes donnant sur le vide. Il ne fut pas nécessaire de le mettre en garde contre le dédale menant au funiculaire. Le souvenir des araignées gardiennes suffisait à l'en dégoûter.

D'ailleurs, il n'osait jamais se hasarder seul hors de son appartement : deux petites pièces carrées, tapissées de livres, donnant d'une part sur un cabinet de toilette aménagé dans une poivrière ; d'autre part, dans le laboratoire.

Ce laboratoire était une grande salle à voûte en ogive. De longues tables surchargées de verreries biscornues en faisaient le tour. Les bocal, éprouvettes, tubes et serpentins s'amassaient partout, même sur l'espèce d'estrade de pierre ornant une extrémité de la salle. On lui avoua que cette estrade était un ancien autel, et le laboratoire une chapelle de la vieille religion.

Avant de se mettre à l'ouvrage, il exigea des transformations et commanda des instruments faisant défaut. Il n'avait qu'à parler, Martha se conformait sans discuter à ses désirs. Sa première nuit fut horrible, troublée par le chant sinistre des courants d'air, le miaulement des oiseaux nocturnes et le tintement espacé d'une cloche, bercée par le vent sous les combles d'une tour.

Et quand, vaincu par la fatigue, il avait dormi cinq minutes, c'était pour s'éveiller en sursaut dans un bain de sueur, le coeur battant. Il entendait alors le cliquetis des pattes de Vanda, qui chassait les rats dans les couloirs. Elle en prit un juste derrière sa porte. Et le cri d'agonie du rongeur lui glaça le sang.

Les nuits suivantes furent moins pénibles. Il ne dormit pas plus, car Ugo faisait un bruit infernal dans le laboratoire en sciant des planches et en modifiant à coups de marteau la pose de l'installation électrique. Mais cette besogneuse présence dans la salle voisine suffisait à chasser ses premières angoisses. Malgré sa tête de cauchemar, Ugo était un homme.

Joachim s'abrutit de lecture, assis dans son lit. De temps en temps,

sa lampe faiblissait. Il savait alors que le funiculaire livrait quelque chose et entendait Ugo se précipiter pour accueillir les visiteurs. On l'entendait s'éloigner dans le labyrinthe en faisant claquer son fouet sur les dalles.

Le lendemain, comme par magie, Joachim trouvait un nouvel appareil : microtome, calorimètre ou tableau de contrôle cardiographique trônant sur une table faite d'après ses plans.

Cela dura des mois car Martha faisait venir le matériel de Vénus. Peu à peu, Joachim se fit une idée de la puissance fantastique de l'organisation financée par la contrebande. Il s'étonna qu'avec de tels moyens Martha ne vécût pas à l'aise sur un monde plus sympathique. Il lui posa la question, mais elle se contenta de répondre par un vague sourire. Il ne sut rien d'elle, de son passé, de sa famille, des circonstances qui l'avaient amenée à la tête de l'entreprise.

Elle vivait seule avec Ugo et Vanda, cloîtrant sa jeunesse dans cette bâtisse d'un autre âge, sous un climat pluvieux et déprimant. Pourquoi ?

Elle paraissait se complaire dans la solitude, car jamais personne ne franchissait les couloirs menant du funiculaire à l'aile habitable. Un jour, Joachim l'entendit donner ses ordres par téléphone à propos de Dieu sait quelle exportation d'objets d'art. Et il fallait sans doute d'extraordinaires circonstances, comme l'arrivée de Joachim, pour la décider à descendre aux bâtiments situés mille mètres plus bas. Pendant ses nuits de veille forcée, le biologiste s'instruisit sur la Terre. Il trouva de vieux atlas et s'étonna de l'ancienne forme des continents.

Aujourd'hui, les océans couvraient tout. Seules émergeaient les plus hautes montagnes, comme des îles brumeuses et désolées, fouettées sans arrêt par les vagues et les ouragans. Il n'eut pas de peine à situer les Pourres, lieu de son étrange retraite. À coups de dictionnaires et de comparaisons cartographiques, il trouva leur ancien nom : les Pyrénées. Il ne découvrit pas sans malaise l'origine de cette dénomination : « Pyréné, fille de Bebryx, roi d'Ibérie. Séduite par Héraklès, elle mit au monde un serpent et s'enfuit, pour échapper à la colère de son père, dans les montagnes qui séparent la France de l'Espagne. Elle y fut dévorée par les bêtes fauves et l'on donna son nom à ces montagnes. »

Tout était malsain et inquiétant sur la Terre. Et les plus vieilles légendes portaient en elles un poison pour l'esprit, une morbidité dangereuse.

Joachim s'ouvrit à Martha de ces réflexions personnelles. Elle les trouva justes, mais loin de s'en effrayer, elle parut en éprouver une secrète délectation.

— C'est vrai, dit-elle, la Terre semble maudite. Un jour, nous aurons quelques heures de beau temps ; cela arrive une ou deux fois l'an. J'en profiterai pour vous promener un peu dans les Pourres. Vous verrez : tout ce qui était autrefois agréable ou utile a disparu, tué par les poisons radioactifs dont cette planète est saturée. Au contraire, les espèces désagréables ou nuisibles paraissent avoir puisé une force nouvelle dans cette radioactivité. Pas de fleurs, mais des orties géantes ou des plantes dangereuses. Pas d'oiseaux chanteurs ni de papillons, mais des limaces grosses comme le bras ou des araignées comme Vanda. Il y a même pire... C'est étrange, n'est-ce pas ?

Elle en était restée là, un bizarre sourire aux lèvres, et s'était excusée pour vaquer à ses occupations. Lesquelles ?

Curieuse fille.

Une nuit, Joachim l'entendit sangloter dans les couloirs en appelant son enfant. C'est ainsi qu'il apprit le nom de la morte.

— Lise ! Lisette, où es-tu ? Lise, mon petit bébé, réponds-moi.

Somnambulisme ? Peut-être. À moins qu'une espèce de folie... Joachim chassa cette pensée. Une autre fois, il fut réveillé en sursaut par une harmonie lugubre. C'était, à l'autre bout du château, comme un ouragan musicien soufflant dans une centaine de cuivres différents. Une symphonie vibrante et froide avec, en contre-chant, des arpèges de source et des strideurs démentes.

Le lendemain, Joachim demanda l'origine de ce bruit gigantesque et magnifique, terrifiant comme le coeur chaotique de mille dieux et démons rassemblés.

— C'est mon org, dit Martha. J'aime à en jouer.

Org ? Ce nom barbare était inconnu du savant. Il imagina un monstre à cent bouches largement ouvertes, une espèce d'hydre de métal vivant, faite pour chanter les gloires tragiques du cosmos ou bien, à pleine gorge, toutes les peurs et toutes les souffrances de l'enfer.

-:-

Pour fuir toutes ces sensations hallucinantes, il se perdit dans l'étude. Les raisonnements froids et impersonnels des anciens savants servaient d'antidote à son imagination malade, trop nourrie de monstres, de vent, de grincements nocturnes, de bruits d'outre-tombe. Il s'efforça d'oublier que, partout, la brume collait aux fenêtres comme du coton, isolant le château sur un monde lui-même isolé.

Il s'habitua à Ugo et ne relevait même pas la tête quand celui-ci entra dans sa chambre, au petit matin, pour jeter une brassée de bois sur les braises de la veille. Joachim s'enfonçait alors un peu plus dans ses couvertures, fermait ses livres et ses paupières. L'odorat chatouillé par l'odeur de la fumée, il s'endormait et rattrapait sa nuit en deux heures. Puis, la grande chaleur l'éveillant, il contemplait un instant les flammes hautes dansant sur leur estrade de bûches. Et il se levait pour faire toilette dans la tour. Au début, il avait regardé avec méfiance l'eau coulant dans son lavabo. N'était-elle pas radioactive ? Mais Ugo l'avait rassuré par gestes et Joachim supposa qu'il existait un système de « filtrage » quelque part dans le château.

-:-

Il sortit un matin dans le laboratoire et eut un frisson de plaisir. Tout était prêt. Le décor était en place et il n'y avait plus qu'à frapper les trois coups. Il était loin d'imaginer les conséquences de sa tentative, loin d'imaginer qu'il allait bouleverser, puis anéantir l'Humanité pour la faire renaître sous une forme épouvantable. Au milieu des bocal, des longues paillasse blanches trouées d'éviers, des microscopes, Joachim se sentit chez lui.

Une familière odeur de désinfectant chassait, avec les miasmes, toutes les appréhensions de naguère.

Martha elle-même paraissait transformée par le travail. Jusqu'alors, elle avait présenté au savant l'aspect d'une princesse mystérieuse, d'une prêtresse de religion maudite. Le simple port d'une blouse blanche en faisait une jolie étudiante et, quoiqu'un peu trop grave peut-être, elle s'était humanisée.

Ils commencèrent par vérifier au microscope tous les échantillons de tissus prélevés sur l'enfant. Ils les classèrent dans différentes éprouvettes.

Joachim jeta son dévolu sur un minuscule fragment de follicule abortif. Il le plaça dans un courant de plasma et le réchauffa prudemment d'un degré toutes les deux heures. Cependant, le plasma circulait le long des tubes de verre et passait par divers contrôles spectrographiques surveillés par Martha. Divers goutte-à-goutte et divers filtres corrigeaient ça et là sa teneur en sels, en hormones, en diastases...

Des heures passèrent, longues, faites d'observation immobile et épuisante, à peine coupée de réflexions brèves. Instinctivement, Martha et Joachim parlaient à voix basse. De temps en temps, le

biologiste énonçait un chiffre, et Martha poussait légèrement un rhéostat. Ils guettaient une transformation du tissu, qui eût avoué une résurrection. Mais les microphotos prises à intervalles réguliers montraient désespérément la même image. Joachim fut le premier vaincu par la fatigue. Il alla s'allonger quelques heures tandis que Martha restait impassible au travail.

Une main secoua l'épaule de Joachim. Il ouvrit les yeux. Martha était devant lui, très pâle. Joachim vit bouger les lèvres de la jeune femme et, l'esprit embrumé, ne comprit pas ce qu'elle disait. Elle répéta :

— Les cellules se stratifient.

Joachim sauta du lit et courut au microscope. Il compara ce qu'il vit avec les photographies précédentes. Aucun doute ne lui resta : le tissu vivait, les cellules se multipliaient autour d'un ovocyte.

Une bouffée de joie juvénile colora le front du vieillard tandis qu'une larme coulait lentement sur la joue de Martha.

Le savant consulta les notes qu'il avait prises pendant la lecture des vieux livres. Il ajouta divers stilligouttes au circuit de plasma...

Pendant des jours et des nuits, ils s'épuisèrent à la lâche, virent l'ovocyte grandir, se transformer en ovule. Avec fièvre, ils cultivèrent d'autres échantillons de tissu. Ils mangeaient et dormaient à peine. Et Martha travaillait deux fois plus que Joachim. Un oeuf parthénogénétique eût été possible à obtenir, mais le biologiste préféra introduire dans l'ovule, à l'aide d'une très mince pipette, un noyau d'épithélium intestinal. C'était le grand moment, le point crucial de l'expérience.

Quand ils virent les deux noyaux s'accoler, s'accepter, ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre. Ils n'étaient plus un vieux savant et une jeune femme, mais deux camarades unis par une émotion merveilleuse.

Mais si la fière Martha devait réapparaître plus tard, cette étreinte amicale laisserait à

Joachim, il l'ignorait encore, un souvenir plus trouble, coloré d'affection amoureuse et platonique.

Jour après jour, ils virent l'oeuf se transformer, s'arrondir.

Une fois, Joachim surprit Martha penchée sur le bocal. Elle murmurait des mots d'affection à cette petite chose aquatique. Elle appelait Lise le germe inconscient né de sa fille morte. Mais bientôt, le biologiste s'inquiéta. Les choses allaient trop vite. Une croissance accélérée, anarchique, faisait bourgeonner l'embryon. Il fallait s'attendre à des jumelles. Martha n'en parut pas exagérément surprise,

elle sembla même satisfaite. Son contentement fut manifeste au bout de quelques semaines, car il s'avérait qu'il naîtrait non pas deux, mais dix individus !

Elle avoua qu'elle avait provoqué volontairement le bourgeonnement de l'embryon pendant le sommeil de Joachim.

— Il peut arriver un accident, dit-elle. Je veux plusieurs exemplaires.

— Mais si elles viennent toutes à terme, vous aurez dix petites Lises, objecta Joachim.

— Nous verrons bien.

Cependant, le biologiste s'effrayait de la vitesse d'accroissement. En six semaines, les jumelles prirent l'apparence de fœtus de trois mois. Il fallut les séparer. Et dix bœux alignés portèrent chacun sa petite grenouille de chair rouge repliée sur elle-même. En deux mois, dix petites faces entièrement formées grimacèrent. Comme d'inquiétantes marionnettes, les jumelles agitaient leurs petits poings fermés. Sept d'entre elles grossirent encore. Les trois autres lestèrent désespérément immobiles dans leurs cercueils de verre. Le plasma de leur circuit devint trouble, leur chair fut molle et blafarde. Ugo se chargea d'aller les enterrer quelque part.

À quatre mois, il fallut se rendre à l'évidence. — Elles sont à terme, avoua Joachim. Comment pourrez-vous soigner sept enfants à la fois ?

— Tout est prévu.

Un matin, en effet, Joachim tomba sur une forte femme assise dans un coin du laboratoire. Elle avait l'attitude prostrée d'une bête de somme au repos, une grosse tête à large bouche, des pieds et des mains gigantesques. Le biologiste interrogea Martha du regard.

— Son nom est Ouna, dit la jeune femme. Elle s'occupera des enfants. N'est-ce pas, Ouna ?

L'autre ouvrit la bouche en un sourire idiot et répondit sur deux tons chantants :

— Ou-i.

— Mais... mais c'est une métisse de Mars ! dit Joachim. Où l'avez-vous dénichée ?

— Peu importe. Elle sera merveilleuse pour ce genre de travail. Dix enfants à la fois ne lui feraient pas peur.

— No-on, fit la métisse.

Son vocabulaire de débile mentale se réduisait à ces deux mots. Mais elle prouva bientôt qu'elle connaissait son métier.

Elle s'anima quand on tira une à une les jumelles de leur bain de plasma. En effet, Joachim parut embarrassé quand le premier bébé fut dans ses bras. La métisse le lui enleva délicatement et le balança deux fois d'avant en arrière. Le bébé cria. En un tournemain, il fut frotté de vaseline, langé et couché dans le premier berceau.

Elle agit de même pour les autres, avec l'efficiency et la régularité d'une machine. Puis elle régla le chauffage des petits lits, en rabattit les capotes et les poussa au-dehors, dans le froid des couloirs. Elle semblait avoir dix mains tant ses gestes étaient rapides et précis. Elle emmena ainsi quatre jumelles à la fois. Ugo et Martha la suivirent avec les trois autres, tandis que Joachim lavait ses mains gantées de plastique.

Quand le biologiste se retourna, il était seul dans le laboratoire. Il marcha vers la porte et jeta un coup d'œil dans le couloir vide. Il se sentit abandonné et un peu misérable, inutile après sa mission accomplie.

Songeur, il retira ses gants et les jeta dans le lavabo. Puis il sortit et alla rôder du côté des appartements de Martha.

Il resta quelques minutes devant la lourde porte, hésitant. Il entendait le pleur lointain des bébés. Il n'osa entrer et revint sur ses pas. Dans le laboratoire, il fut très seul en compagnie des bocalx vides. Mécaniquement, il entreprit de tout mettre en ordre. Mais le sentiment d'une présence lui fit tourner la tête.

L'araignée Vanda avait profité de la porte ouverte. Elle commençait autour de la pièce une promenade lente et circonspecte.

Le bruit des pattes articulées fut insupportable à Joachim. Il fit un grand détour pour ne pas rencontrer la bête et alla s'enfermer dans sa chambre.

Il essaya sans succès de dormir un peu. Puis il marcha de long en large pendant des heures. De temps à autre, il prenait un livre et lisait deux pages en pensant à autre chose. Puis il rejetait le volume sur son lit.

La solitude lui pesant, il ouvrit prudemment la porte du laboratoire. Il chercha Vanda des yeux et crut d'abord qu'elle était partie. Puis il la vit sur une table : accroupie devant un bocal, elle buvait le plasma en agitant lentement ses palpes, comme une sorcière traçant des signes rituels pour consacrer je ne sais quelle horreur.

Ecoeuré, Joachim referma la porte.

Ugo vint le chercher à la nuit tombante. Martha voulait le voir. Elle était droite et fière devant la cheminée brasillante.

Ce n'était plus la jeune étudiante que Joachim avait connue

pendant quelques mois. Plus de blouse blanche, mais une robe sombre et pailletée tombant jusqu'au sol. Et dans ses yeux noirs brillait une lueur de triomphe. Elle regarda le biologiste en face et dit simplement :

— Merci, Joachim. Gêné, il toussota :

— Elle va... Heu, elles vont bien ?

Elle inclina la tête en silence. Puis elle dit :

— J'aimerais vous voir rester encore quelque temps, le puis avoir besoin de vous. Après, vous ferez ce que vous voudrez.

Joachim s'aperçut alors qu'il avait appréhendé un congé brutal. Il le sut à la bouffée de joie qui inonda son vieux coeur. Il lui fallut bien se l'avouer, il ne désirait plus partir.

DEUXIÈME PARTIE

Pendant de longues semaines, Joachim essaya de poursuivre ses recherches. Mais il travaillait de façon décousue et commençait trop de choses à la fois. En fait, il se sentait désorienté par la solitude. Il lui arrivait de passer huit jours sans rencontrer Martha. Il ne voyait qu'Ugo qui lui apportait régulièrement un plateau aux heures des repas. Il essayait bien de parler à l'homme sans oreilles, mais celui-ci se montrait avare de gestes.

Dehors, l'hiver était venu avec ses draperies de neige et les décors de givre aux fenêtres. Et pendant d'interminables après-midi, Joachim rêvassait devant la chute lente des flocons blancs. Il se sentait vide et désoeuvré, rejetait tous les livres avec dégoût. La réussite magistrale de son expérience l'avait mentalement rassasié.

Sur les jumelles, il ne savait pas grand-chose. Martha n'était guère loquace à leur sujet.

— Vont-elles bien ?

— Très bien.

— Ressemblent-elles à Lise ?

— Elles « sont » Lise.

El Joachim retenait toujours sa dernière question, celle qu'il n'osait jamais poser : « Puis-je les voir ? » Avec un certain sentiment d'injustice à son égard, il attendait qu'on lui proposât de leur rendre visite.

Un jour, Martha entra chez lui. Dans son visage pâle, ses yeux paraissaient un peu trop grands, comme élargis par une espèce de surprise apeurée. Elle dit un mot :

— Venez.

Joachim comprit aussitôt que quelque chose n'allait pas. Il la suivit en silence. En l'observant à la dérobée, dans les lourds miroirs du couloir, il la vit mordre avec nervosité ses lèvres rouges.

Ils passèrent la grande porte et traversèrent le grand salon que le biologiste connaissait déjà. Dans la pièce suivante, Joachim aperçut l'org. Il le reconnut sans l'avoir jamais vu. Mais les voix fantastiques qui avaient halluciné ses nuits ne pouvaient venir que de cet échafaudage de sifflets et de flûtes géantes.

Mais il n'eut pas le temps de s'étonner. Déjà, Martha l'entraînait par une enfilade de pièces plus petites, bourrées de tentures et de meubles anciens. Ils entrèrent enfin dans une chambre où s'aligeaient les sept berceaux.

Le savant crut d'abord qu'on avait orné ceux-ci de rubans qui s'agitaient mollement dans un courant d'air. Il s'approcha et ouvrit une bouche stupéfaite.

Les rubans étaient de chair. Chaque petite fille allongeait ses bras hors du berceau, et ces bras se déformaient, s'étiraient comme des serpents. Au bout de chaque bras, une petite main rose s'agitait comme une étoile de mer et s'efforçait de toucher, de chaque côté, les mains des autres jumelles. Elles paraissaient vouloir faire la chaîne. Joachim regarda Martha. La jeune femme avait déjà les yeux sur lui. Il y lut une imploration et un désir d'être rassuré qui l'émut. Il eut envie de la serrer dans ses bras comme un père consolant sa fille. Mais Martha ne se serait pas contentée de vagues paroles. Elle voulait comprendre.

— Il y a longtemps que... ? souffla Joachim.

— Non, je suis allée vous voir tout de suite.

Le savant s'approcha encore des berceaux et prit un petit bras. Au palper, il délimita facilement les contours des fragiles petits os. Mais la peau et les articulations s'étaient distendues de façon effrayante. Entre humérus et cubitus, il n'y avait qu'un cordon flexible. Joachim rapprocha les berceaux et les petites mains se cherchèrent, se nouèrent les unes aux autres. La chaîne était formée. Les bras reprirent une taille normale. Pendant le phénomène, les enfants n'avaient pas cessé de dormir. Joachim mit un doigt sur ses lèvres et entraîna Martha dans la pièce voisine.

— En fait, je ne vois là rien d'effrayant. Vous connaissez la réputation des jumeaux. Ils cherchent toujours à rester ensemble, comme s'ils regrettaient la promiscuité d'avant leur naissance. J'avoue qu'au point de vue physiologique, cela pose un problème. Je ne comprends pas comment des membres peuvent s'étirer ainsi.

— Non, coupa Martha. Ne cherchez pas à me rassurer à bon compte, Joachim. Ces enfants ont quelque chose d'anormal et vous le savez bien. Passons sur ce que nous venons de voir. Il y a autre chose.

— Quoi donc ?

— Leur croissance. Elles n'ont que trois mois et, à leur apparence, on leur donnerait bien un an. De plus, elles parlent.

— Elles parlent ? Que disent-elles ?

— Oh ! des banalités enfantines, de petits riens. Elles demandent à

manger, par exemple. Mais rendez-vous compte qu'elles n'ont que trois mois !

Joachim plissa le front. Il se maudit mentalement de n'avoir pas accordé plus d'attention aux premières anomalies des foetus. Car, enfin, tout avait bien été faussé depuis le début. Les petits êtres s'étaient formés trop rapidement.

« Faussé, faussé, remâcha Joachim, faussé par quoi ? La radio-activité ? Le... »

— Martha, vous avez toujours été trop mystérieuse avec moi. Songez que je ne sais même pas exactement comment Lise est morte. Sur Vénus, votre envoyé m'a vaguement parlé d'un animal venimeux. Lequel ?

— Un lézard. Un gros lézard de mur. Cela nous mène à quelque chose ?

— Peut-être. Imaginez qu'à notre insu, le venin ait affecté la composition du protoplasme, ait agi sur les gènes.

— Nous n'avons rien décelé aux examens de tissu.

— Croyez-vous que l'on voie tout au microscope ! Il faut que j'étudie ce venin, que j'essaie son action sur d'autres échantillons...

— Et cela durera des années. Les enfants auront le temps de nous étonner encore par je ne sais quelles autres acrobaties de muscles ou de langage. Vous serez toujours pris de vitesse.

— Qui sait ? J'aurai peut-être le temps de mettre au point un sérum.

— Un sérum qui agirait après la mort et la résurrection tissulaire !

— Pourquoi pas ? Nous nageons en plein inconnu, mais tout peut être tenté. Martha soupira :

— Soit, Joachim ; faites comme vous voudrez. Demandez à Ugo de vous capturer un lézard de mur. Nous verrons bien... Croyez-vous que mes petites filles soient des monstres ?

— Elles n'en ont pas l'apparence.

— Elles en ont le comportement.

À cet instant, un chœur de petites voix vint de la pièce voisine. Les sept filles gémissaient ensemble :

— J'ai faim, j'ai faim.

Elles chantaient cette courte phrase sur un air de complainte bien réglée, sans qu'une voix dépassât l'autre. On eût dit qu'un chef d'orchestre invisible dirigeait leur chorale instinctive. Joachim et Martha se précipitèrent vers les berceaux. Les enfants avaient les yeux

mi-clos ; elles se tenaient toujours par la main.

Elles ouvrirent les yeux ensemble et relâchèrent leur étreinte. Eveillées, elles demandèrent à manger d'une façon normale, dans un grand désordre de voix et de paroles. Ouna la métisse entra dans la pièce avec des biberons plein les bras. Elle les distribua en riant d'un air niais. Martha tira Joachim à l'écart.

— C'était extraordinaire et un peu effrayant, dit-elle. Ce choeur avait quelque chose d'inhumain.

Joachim branla la tête.

— Simple phénomène de télépathie, analogue à ce besoin de se tenir la main. C'est étrange, cette télépathie n'agit en apparence que pendant le sommeil. En reprenant conscience, elles semblent avoir repris leur individualité. Vous devriez surveiller cela et prendre vos observations par écrit. Vous me tiendrez au courant.

Elle se cramponna à son épaule et souffla d'une voix tragique :

— Oh ! Joachim, faites quelque chose, je vous en supplie ! Vous allez trouver quelque chose, n'est-ce pas ?

Ugo rapporta dans une cage un lézard long comme le bras, mince comme un serpent, aux pattes minuscules. Des moires bariolées lui couraient sur la peau. On eût dit un animal de flamme. Il ouvrait sans arrêt une gueule triangulaire aux crochets menaçants. Il fallut lui sortir la tête par une ouverture de sa prison, à l'aide de pinces métalliques. On lui présenta un godet obturé par une membrane. Il mordit, et ses crochets traversèrent la membrane. Joachim lui appuya fermement le bord du récipient sur les glandes. Le venin s'écoula.

Quand le lézard eut mordu plusieurs fois, Joachim eut à sa disposition un demi-verre d'un liquide opalin. Il commença de travailler à son sérum.

Cela prit du temps. Et pendant cette longue mise au point, les fillettes continuèrent de grandir.

Maintes fois, Martha eut l'occasion de constater l'unité de leur psychisme pendant leur sommeil. Joachim avait parlé de télépathie. Le mot restait imprécis. Il eût mieux valu dire sympathie, au sens étymologique. En effet, les jumelles ressentaient toutes ensemble douleur, amusement, plaisir ou frayeur, au hasard de leurs rêves. Si l'une d'elles prononçaient un mot ou faisait un geste, les six autres prononçaient le même mot et faisaient le même geste à la même seconde.

Elles avaient gardé l'habitude de se tenir la main. Par curiosité, Martha avait bien essayé de leur faire passer cette manie. Elle y avait vite renoncé, ne pouvant voir sans malaise les bras de ses filles s'allonger comme des serpents à la rencontre les uns des autres. Les petites filles continuaient de grandir à une allure inquiétante. Elles mangeaient énormément. Leur esprit croissait lui aussi en intelligence. En bref, on pouvait dire qu'à six mois, elles paraissaient avoir deux ans, avec le langage et l'intelligence d'enfants de sept ans. Ceci mis à part, elles jouaient et babillaient comme toutes les petites filles de l'univers. Elles surent lire très vite et passèrent de longues journées à dévorer tous les volumes qui leur tombaient sous la main. Elles y puisaient des connaissances désordonnées et mal digérées. Effrayée au début, par leur précocité intellectuelle, Martha se rassura quelque peu en constatant qu'elles étaient plus sensibles à la valeur incantatoire des mots qu'à leur sens profond. Puis, ce goût de l'incantation

l'inquiéta à son tour. Car, dans leurs rondes d'apparence innocente, les sept filles fredonnaient par exemple :

*Château de sucre, tu fondras
Ton glucose se répandra
C six, H douze, O six
Chantons de profundis.*

Ou bien, en se servant d'une vieille étole sacerdotale comme corde à sauter :

*La corde est longue et mordorée
Qui va de l'homme au dieu vivant
L'ancienne race est abîmée
Saute un palier hors du néant.
Martha enlevait l'étole de leurs mains sacrilèges.*

Elle demandait :

— Que chantez-vous là, petites sottes ?

— Une chanson.

— J'entends bien. Mais que signifie-t-elle ?

— Rien.

— Où avez-vous encore péché tous ces mots-là ! Savez-vous seulement ce qu'ils signifient ?

Elles se taisaient, l'air coupable et embarrassé. Elles allaient se réfugier dans un coin, se prenaient les mains et se racontaient les unes aux autres des histoires à voix basse. De temps en temps, elles pouffaient de rire toutes ensemble.

Leur grand plaisir était aussi de courser par les couloirs l'araignée Vanda. Celle-ci paraissait les craindre comme la peste. Elle se tenait ordinairement le plus loin possible de leurs jeux et faisait claquer ses crochets avec mauvaise humeur quand l'une d'elles s'approchait. Cette frayeur était un excitant pour les fillettes. Elles passaient de longues heures à traquer l'insecte géant ; désobéissant à Martha, elles sortaient des appartements pour courir jusque dans les combles par les escaliers branlants. Mais Vanda leur échappait toujours grâce à sa grande agilité.

Elles exerçaient aussi leur jeune malignité sur Ouna la métisse, mais cela ne durait jamais longtemps. Elles dansaient autour d'elle en chantant *Ouna la sotte*. Mais la métisse se contentait d'un rire imbécile et attendait placidement la fin de ce jeu sans imprévu, dont les fillettes se lassaient vite.

Un beau matin, elles semblèrent avoir perdu leur turbulence habituelle. Elles restèrent toutes serrées les unes contre les autres et refusèrent de manger. À toutes les objurgations de Martha, elles répondaient en chœur :

— Je ne veux pas.

Martha s'efforça en vain de leur tirer d'autres paroles. Elles n'avouaient pas la raison de leur trouble.

Quand on frappa à la porte des appartements, elles se mirent à pleurer en tremblant. Quand le vieux Joachim entra, leurs cris redoublèrent et elles s'enfuirent dans une autre pièce. Joachim parla :

— J'ai réussi, à Martha. Nous agirons quand vous voudrez. La jeune femme comprit alors la frayeur des fillettes. Cette fois, c'était bien de la télépathie. Elles avaient senti à distance les intentions du savant à leur égard.

— Je propose, dit Joachim, d'essayer mon sérum sur un seul sujet à la fois. Martha demanda si l'intervention présentait un danger. Le savant eut un geste d'ignorance.

— Sur des enfants normaux, non. Mais dans les circonstances présentes, je ne sais pas où nous allons.

La mort dans l'âme, Martha s'en alla chercher une petite fille. Joachim entendit s'éloigner ses pas, sa voix :

— Où êtes-vous ? Répondez quand je vous appelle. Où vous cachez-vous ?... Ouna, les avez-vous vues ?

— No-on.

Martha revint bientôt.

— Je ne les trouve pas, elles ont dû se cacher quelque part. Aidez-moi. Ils explorèrent en vain les appartements. Mais des trottements et des bruits furtifs semblaient venir de l'étage supérieur. Elles avaient dû sortir par une issue connue d'elles seules.

Martha sonna Ugo et lui donna des ordres. Celui-ci inclina la tête en silence et monta les escaliers d'un pas souple et assuré. On entendit alors des courses folles résonner au-dessus du plafond, puis des pleurs frénétiques et des gémissements.

Ugo redescendit avec, dans les bras, une fillette qui se débattait comme une jeune diablesse. Solidaires de la captive, les six autres suivaient à distance en pleurant à chaudes larmes et en répétant sans arrêt :

— Je ne veux pas, je ne veux pas.

On eut du mal à refouler les pleureuses hors du laboratoire et il fallut endormir leur petite soeur.

Quand elle fut calme, Joachim lui dénuda un bras, fit saillir une grosse veine et y piqua la seringue qu'il avait préparée.

Dès que le sérum commença à couler dans la circulation de la fillette, on entendit ses soeurs s'enfuir en hurlant dans le couloir.

Un peu plus tard, on les trouva dans leur chambre, muettes et tremblantes, le front glacé de sueur. Et il fut impossible de leur tirer un mot.

-:-

Ces scènes pénibles avaient affreusement torturé Martha. Vers le soir, Joachim eut avec elle une conversation sérieuse.

— Je vous propose de garder l'enfant à l'écart des autres, Si notre essai donne des résultats...

— Pensez-vous qu'il en donnera ?

— Ai-je besoin de vous répéter que je n'en sais rien. Un tel sérum sauverait probablement une enfant mordue par un lézard. Il aurait sauvé la petite Lise que vous avez perdue. Mais là, nous cherchons seulement à supprimer chez l'enfant choisie des phénomènes inquiétants. Après avoir supposé que ces phénomènes étaient dus à je ne sais quelle pollution du protoplasme par le venin, nous essayons de supprimer les effets de ce venin. Nous n'avons pas eu le temps d'étudier à fond les incidences de notre expérience de résurrection ; il y faudrait plusieurs vies d'homme. Nous pouvons seulement frapper au hasard.

« Et maintenant, écoutez-moi, Martha, nous nous sommes lancés, dès le début, dans une chose folle. Nous étions déséquilibrés tous les deux : vous par le chagrin, moi par un changement de vie extraordinaire. Mais parlons de vous.

« Votre désir de ressusciter Lise sans manquer votre coup vous a conduite à faire bourgeonner l'embryon à mon insu. Et je ne saurais vous blâmer puisque trois foetus sont morts en bocal. Votre précaution était légitime. Maintenant, il faut vous raisonner un peu. Vous avez là sept enfants « anormales », nous en sommes maintenant persuadés, n'est-ce pas ?

Elle acquiesça.

— Si mon sérum ou tout autre moyen réussit à vous rendre une Lise normale, que ferez-vous des autres ?... Attendez, ne répondez pas tout de suite. Pensez-y seulement. Je ne veux pas influencer vos décisions. Je vous demanderai seulement, toujours si je réussis, de

concentrer toute votre affection sur l'enfant normale. Vous aviez « une » fille, Martha. Et je vois tous les jours que votre amour maternel s'épuise, se disperse et perd tout contrôle de lui-même. Vous ne savez plus qui est Lise, ni même si vous n'avez pas trahi sa mémoire en profanant ses restes. Vous tourbillonnez désespérément dans une tempête de sentiments contraires où l'effroi danse avec l'amour, et le souvenir d'un deuil avec la joie de sept naissances. Vous êtes désorientée...

« Eh bien ! laissez-moi vous le répéter : vous ne retrouverez votre équilibre qu'en polarisant tous vos sentiments sur une seule fille. Pour l'instant, occupons-nous avec acharnement de sauver celle qui dort sous la garde d'Ugo, dans le laboratoire.

L'enfant dormit deux jours. À son réveil, elle sourit à Martha et demanda quelque chose à boire. Joachim ouvrit une boîte de lait.

Après avoir bu, elle voulut se lever pour aller jouer.

— Avec tes soeurs ? demanda Martha.

La fillette se mit à trembler comme une feuille. Martha fut inquiète.

— Eh bien ! dit-elle, que se passe-t-il ? As-tu mal quelque part, ma petite Lise ?

Joachim nota avec satisfaction l'emploi du prénom. Martha, en effet, le prononçait pour la première fois depuis longtemps. Une espèce de pudeur et de gêne l'avait toujours empêchée d'appeler Lise les sept jumelles. Elle avait semblé reculer devant la nécessité de choisir un prénom pour chacune. Mais aujourd'hui :

— Où souffres-tu, ma Lise ?

L'enfant branlait la tête, les larmes aux yeux. Elle répétait qu'elle se sentait bien et voulait jouer.

— À quoi veux-tu jouer ?

— À regarder des images.

C'était un jeu très calme. On ne pouvait rêver mieux pour une convalescence. On l'installa dans un grand fauteuil avec des livres bariolés.

Peu à peu, souriante et gaie, elle posait son petit doigt sur les images et demandait des explications. Joue à joue avec la fillette, Martha paraissait nager dans le bonheur. Elle riait, plaisantait, embrassait son enfant retrouvée. Parfois, ses yeux se posaient sur Joachim. Il en était profondément troublé, car ce regard s'humanisait pour la première fois depuis longtemps. Ce regard exprimait beaucoup plus que le bref merci qu'elle avait prononcé après la naissance des jumelles.

— Eh bien ! Joachim, dit-elle soudain. Ne restez pas figé comme une statue. Il y a des images d'animaux vénusiens que je ne connais pas. Venez plus près. Expliquez à Lise comment les sarcelles bâtissent leur nid.

Et Joachim se pencha lui aussi sur le livre. Mais il parlait d'une voix enrouée par l'émotion. Il avait l'impression d'être le père de Lise. En fait, il en était le père scientifique. Et il formait avec Martha un couple quasi conjugal. Pour ce vieil ascète de laboratoire, c'était la découverte de sentiments très forts et très doux.

Déjà, pendant la surveillance des bocaliers de plasma, il s'était senti lié à Martha par un travail commun. Mais, aujourd'hui, cette liaison était renforcée par la présence de Lise. Un visage d'homme et un visage de femme penchés sur le même enfant prenaient valeur de symbole.

À un moment, la chevelure de Martha lui effleura la joue. Il recula comme sous l'effet d'une délicieuse brûlure. Il se redressa et s'accouda au dossier du grand fauteuil. Indifférent en apparence, il eut une révélation : il aimait la jeune femme.

Etant donné la différence d'âge, il ne pourrait jamais lui avouer son sentiment. Il sentit quelque chose de grand et de douloureux se dilater dans sa poitrine, une espèce de volupté stoïque et grisante. Il resterait toujours près d'elle à l'aimer en silence. Il essaierait de jouer jusqu'au bout son rôle de père et d'époux platonique. Et n'avait-il pas la meilleure part ? Cela ne valait-il pas mieux qu'un amour physique ? Pour la première fois de sa vie, il fut magnifiquement heureux.

-:-

Il fut décidé qu'en attendant une organisation définitive, Joachim laisserait sa chambre à Lise et à Martha. lui-même coucherait dans le laboratoire.

Les jours suivants confirmèrent la guérison (Joachim pensait l'exorcisme) de la petite fille. Elle se comportait en enfant normale et ne parlait jamais de ses soeurs. Un nuage, pourtant : elle se mettait à trembler dès qu'on faisait allusion aux jumelles, comme si son organisme répudiait instinctivement une ancienne et monstrueuse parenté. Une nuit, elle se mit à gémir dans son sommeil. Joachim entendit à travers la cloison la voix de Martha qui la sortait d'un cauchemar. Il se leva sur ses pieds nus et prêta l'oreille à des bruits furtifs qui semblaient venir du couloir. Il s'approcha de la porte et attendit, les sens en alerte. Il se passait quelque chose derrière cette porte.

Il perçut un imperceptible trotinement, puis des voix étouffées qui chuchotaient :

— Etrangère ! Etrangère ! Tu mourras, étrangère !

Il s'empara d'une lampe, ouvrit brusquement la porte et balaya le couloir d'un faisceau lumineux. Il vit les six jumelles en chemise s'enfuir vers leur chambre. Perplexe, il se recoucha. Mais il ne put fermer l'oeil. Plusieurs fois, au cours de la nuit, le manège recommença : malédictions chuchotées à travers la porte, cauchemars gémissants de Lise. Chaque fois, Joachim se leva pour chasser les enfants diaboliques. Le lendemain, Lise avait le teint pâle, stigmata d'un sommeil agité. Martha s'en plaignit sans trop d'inquiétude. Elle ne parut pas avoir remarqué la vraie cause du phénomène et Joachim lui cacha ses appréhensions.

Néanmoins, il mit Ugo au courant. Et l'homme sans oreilles eut une mimique expressive et farouche : il ferait bonne garde.

Le soir, à l'heure du coucher, le biologiste entendit Ugo fermer des serrures un peu partout et faire les cent pas dans le couloir. Il entendit aussi, très loin, la voix des jumelles irritées. Lise dormit normalement cette nuit-là.

Mais, pendant les semaines suivantes, on la vit pâlir à vue d'oeil et dépérir peu à peu. On l'examina sans lui trouver aucune maladie.

Une nuit, Joachim sentit une main lui secouer l'épaule. Ugo se tenait debout devant lui, une lampe à la main. Il mettait un doigt sur ses lèvres et lui faisait signe de le suivre. Le savant obéit en silence.

Hâtivement revêtu d'une robe de chambre, il se laissa guider jusqu'aux appartements. Mais Ugo dépassa la grande porte et grimpa trois petites marches de pierre. Il pressa un relief de boisserie : un pan de mur pivota, découvrant un couloir en pente. Les deux hommes s'y engagèrent et aboutirent dans une petite pièce obscure. Ugo mit encore une fois son doigt sur ses lèvres et éteignit sa lampe. Il tira silencieusement un rideau.

À travers une grande vitre, Joachim reconnut la chambre des jumelles. La vitre, transparente d'un seul côté, était aussi le miroir monumental surmontant la cheminée. Il assista à un étrange spectacle.

Les six jumelles se tenaient par la main, debout au milieu de la pièce inondée de lune. On voyait bouger leurs lèvres en muettes lamentations.

Ugo ouvrit un petit volet, on entendit les fillettes psalmodier :

— Tu mourras, étrangère. Tu mourras, étrangère...

Joachim sentit une sueur froide perler sur son front. Voilà bien d'où venait le mal. Les jumelles avaient voué une haine mortelle à celle dont on les avait séparées. Douées de pouvoirs supranormaux, elles la tuaient à distance, lentement et sûrement. La scène était d'autant plus hallucinante que les fillettes avaient encore grandi. Elles

paraissaient à peu près deux ans plus vieilles que celle qu'elles appelaient l'étrangère. Il fallait absolument agir.

Joachim eut avec Martha une conversation pénible. Répugnant à sacrifier des fillettes qui avaient le même visage que Lise, Martha accepta de leur faire subir l'une après l'autre l'injection de sérum qui avait si bien réussi la première fois. Elle aurait alors sept fillettes normales, dont l'une d'un âge un peu plus tendre. Mais elle retomberait alors dans l'obligation de les aimer toutes à la fois. Or, comme le lui avait déjà fait remarquer Joachim, elle n'avait eu qu'une fille. Et cette division d'un sentiment maternel préexistant risquait de désorienter son affectivité, peut-être sa raison. La jeune femme affirma qu'elle serait assez forte pour supporter la situation. Elle s'habituerait, voilà tout, à donner sept noms différents à sept images de sa fille. Mais, même pour cette solution boiteuse, il était trop tard.

Il fallut encore se battre et appeler Ugo pour capturer une petite rebelle. Mais la bataille fut beaucoup plus disputée et se termina de façon tragique.

Ce fut d'abord une course éperdue dans tous les appartements. Les jumelles sautaient sur les commodes ou passaient sous les lits avec une agilité incroyable. Et quand on pensait tenir l'une d'elles, une de ses soeurs vous faisait un croc-en-jambe au dernier moment ou bien vous lançait un bibelot à la tête.

Quand Joachim appela Ugo à la rescousse, les fillettes se mirent à hurler en chœur :

— Ouna la sotte ! Ouna la sotte !

Et l'on vit avancer la métisse, de son pas lourd et plat. Tout sourire avait disparu de sa face massive et renfrognée. Elle avait l'oeil dur et le front plissé d'une lionne défendant ses lionceaux. Les fillettes avaient sans doute intégralement subjugué son esprit simple par des pratiques hypnotiques.

De sa bouche couturée, Ugo poussa un gloussement surpris quand il vit le rempart de la métisse entre lui et les enfants. Puis, avec une calme fermeté, il lui prit le bras pour l'écarter de son chemin.

L'enfer se déchaîna. Une main large et noueuse s'abattit sur la face de l'homme sans oreilles, dans un bruit sourd. On le vit reculer d'un pas, puis se casser en deux sous l'effet d'un coup de pied à l'estomac. Un quart de seconde plus tard, il était au sol avec la métisse à cheval sur ses jambes et les mains crispées sur sa poitrine.

Penchée sur lui, les cheveux pendants, elle lui articulait en plein visage :

— No-on, no-on !

Et cela ressemblait à un cri de bête.

Joachim fut effrayé. Pour l'avoir vu porter des charges extraordinaires, il savait Ugo très fort. La métisse lui fit peur.

Mais celle-ci, membres épars, sembla soudain virevolter en l'air et alla s'écraser à l'autre bout de la pièce. Ugo avait plus d'un tour dans son sac. Il était déjà debout et attendait la deuxième attaque.

Ouna ouvrit une bouche baveuse aux dents jaunes et hurla

d'inhumaine façon. Elle se précipita sur son adversaire en méprisant toute tactique, comme une bête avide de tuer. Ugo la reçut deux fois de suite à la pointe de sa botte en pleine figure. La métisse au visage sanglant faisait un tableau pénible : on eût dit une ivrognesse herculéenne en plein delirium. Haletante, elle chargea une troisième fois et réussit à prendre son adversaire à la gorge. Elle le fit reculer d'une dizaine de pas sans se soucier des coups de genou qui lui arrivaient dans le ventre. Le visage d'Ugo se violaçait à vue d'oeil...

Il y eut un claquement sec, la métisse oscilla légèrement sur ses grosses jambes. Ses mains se dénouèrent, elle s'effondra sur le sol.

Effaré, Joachim regardait tour à tour le grand corps effondré et Martha debout sur le seuil, une carabine fumante au poing.

Quant à Ugo, adossé au mur, il essayait de retrouver sa respiration. Une mare de sang aux reflets violâtres s'arrondissait lentement autour d'Ouna, sur le parquet marqueté.

— Ugo, dit Martha d'une voix froide, tu nettoieras tout cela.

L'homme sans oreilles inclina la tête. Il respira deux ou trois fois, se baissa sur le grand cadavre et le fit basculer sur son épaule. Ainsi chargé, il sortit de la pièce. Les jumelles avaient profité de la bataille pour disparaître.

-:-

Quelques heures plus tard, Ugo se mit en chasse pour retrouver les fillettes dans le dédale du château.

Il revint comme la première fois avec une enfant déchaînée dans les bras.

— Laisse-moi ! hurlait la captive en lui griffant le visage. Laisse-moi tranquille !

Quand on approcha du laboratoire, elle parut se calmer et dit d'une voix tranquille :

— Je m'en vais.

Elle parut perdre brusquement ses sens. Quand on l'étendit pour lui injecter le sérum, on s'aperçut qu'elle était morte.

Elle était morte... exprès. Et les autres jumelles dansaient derrière la porte en chantant :

— C'est bien fait ! C'est bien fait !

Ugo fit mine d'aller en chercher une autre, mais Martha l'arrêta d'un geste.

— C'est inutile, dit-elle. Elles vont mourir les unes après les autres. Je ne vois qu'une solution.

— Laquelle ? demanda Joachim d'une voix faible.

— Je pars avec Lise. Je veux la mettre en sûreté, loin de l'influence de ses soeurs.

-:-

Elle donna des ordres par téléphone.

Le funiculaire vint la prendre dans l'après-midi. Elle portait sa fille malade enroulée dans plusieurs couvertures.

— Je reviendrai, dit-elle à Joachim. Ugo vous tiendra compagnie en attendant. Elle suivit Ugo qui tenait une lourde malle en équilibre sur son épaule. La tête basse, Joachim s'enferma dans le laboratoire. Le brouillard ne laissait filtrer qu'un faible jour par les fenêtres. Les lampes étaient allumées. Quand le biologiste les vit jaunir, il sut que le wagon redescendait. Il se sentit désespérément seul. Ce lui fut un soulagement d'entendre revenir Ugo et ses claquements de fouet. En l'absence de Martha et de Lise, il retrouva les affres de ses premières nuits dans les Pourres.

Ce n'était plus l'araignée Vanda qui troublait son sommeil. Celle-ci n'avait pas reparu depuis longtemps. Elle devait se terrer quelque part, loin des jumelles qui la pourchassaient. Les cinq petites rescapées se montraient insupportables. Totalement libres, elles se promenaient partout, dans leurs cavalcades nocturnes. On les entendait rire, ça et là, d'un petit rire sec et grinçant. On les entendait chuchoter, dévaler les escaliers, chanter des chansons absurdes, sautiller à cloche-pied dans la salle des gardes, où elles avaient tracé à la craie un jeu de marelle compliqué, avec des cases marquées *Ciel, Enfer, Purgatoire, Grand et Petit Cosmos, Aither*. On y voyait aussi des mots inconnus qu'elles avaient péchés dans les vieux livres : *Shashasrara, Ajna, Vishudda*, et des signes magiques tout à fait incompréhensibles qui ressemblaient à des noeuds de serpents.

Ce jeu étrange avait plusieurs palets pour accessoires : une vertèbre humaine, un dé, un fragment de poterie, un grelot et quelques pièces d'une antique monnaie. Toute la nuit, Joachim entendait vertèbre et grelot sauter de dalle en dalle. Ou bien il entendait gratter à sa porte et chançonner :

*Tu as manqué ton coup, Joachim,
Ô vieillard pédantissime.*

Et c'étaient encore des rires et des courses folles.

Elles s'étaient mises à l'org. Elles avaient commencé, par en jouer d'un doigt, et le savant s'éveillait souvent en sursaut, le tympan vrillé par une ou deux notes aiguës suivies d'une cacophonie infernale. Puis, très douées, elles avaient joué d'instinct ; et leurs dix mains agiles tiraient de fantastiques symphonies des cinq claviers. Elles composaient des airs d'une beauté incroyable et qui n'appartenaient pas à la terre. Mais cette beauté avait quelque chose d'insoutenable, dans sa grandeur. Et Joachim passait des heures avec la tête sous les draps pour fuir des cascades de sons et d'accords qui lui mettaient la cervelle à l'envers. Et les voix criardes chantaient en chœur :

Qu'importe la distance et les astres en fleurs

Vitesse de pensée dépasse la lumière.

Qu'importe la souffrance et notre mère en pleurs

Force de la pensée foudroiera l'étrangère.

Et cette chanson maladroite recélait un sens moins obscur, pour une fois. Elle recélait une menace terrible pour l'« étrangère », pour la petite Lise que Martha essayait de mettre à l'abri. Les jumelles étaient dotées de pouvoirs fantastiques. Elles en avaient donné maintes preuves, déjà. Et elles semblaient assurées de réussir, à très longue distance, le lent assassinat de l'enfant normale.

Martha rentra six mois plus tard... seule.

Son long voyage l'avait menée de monde en monde. Elle avait montré Lise à toutes les célébrités médicales du système solaire. Leur diagnostic avait été toujours le même : l'enfant ne souffrait d'aucune maladie connue.

Elle s'était rabattue sur les guérisseurs, et les méthodes originales de ceux-ci étaient restées vaines.

— Des guérisseurs, dit-elle, je suis tombée aux charlatans de tout poil qui hantent les grandes cités de Mars la Rouge. Je ne pensais pas qu'il y en eût autant. J'ai dépensé des fortunes pour des jongleries sans effet. L'un d'eux, cependant, eut l'honnêteté de me dire que si quelqu'un devait guérir Lise, c'était Shadan.

« Je lui demandai qui était ce Shadan. Il m'a donné une adresse compliquée dans les faubourgs de Deimos-Town...

Martha raconta que cette adresse n'était que le point de départ d'une filière, passant par de louches officines et des membres de sectes défendues. Elle avait eu beaucoup de peine à dissiper la méfiance d'hommes étranges, qui la prenaient pour une espionne du Gouvernement. Elle avait encore dépensé beaucoup d'argent.

— Un soir, on m'a bandé les yeux. J'ai dû congédier quelques amis qui insistaient pour m'accompagner. S'ils étaient venus, Shadan ne se serait pas montré. On m'a conduite je ne sais où. On m'a fait attendre des heures dans une chambre obscure et j'ai entendu une voix nasillarde me demander ce que je voulais. J'ai sursauté, car je me croyais seule n'ayant pas entendu de porte s'ouvrir. J'ai parlé de ma fille. Une petite lampe s'est alors allumée, tenue par un être difforme, une espèce de nain au visage revêtu d'une cagoule.

« — Faites voir, m'a dit le nain. Je suis Shadan. Allongez votre fille nue sur la table.

« J'ai dévêtu Lise et je l'ai étendue. Le nain s'est approché. De ses mains très longues et très pâles, il a palpé le petit corps. Lise dormait d'un sommeil de plomb (ça lui arrivait de plus en plus souvent) et ne se rendait compte de rien. Le nain lui a soulevé les paupières et il s'est mis à trembler. Il a reculé vivement les mains et les a cachées dans ses manches. Mais j'avais eu le temps de voir les tatouages rouges et bleus

de ses poignets. Et ses yeux verts brillaient par les trous de sa cagoule. Je savais que j'avais devant moi l'un des derniers sorciers de l'ancienne race de Deimos : un daôt, comme on les appelle là-bas.

« J'aurais dû me sentir effrayée, mais, chose étrange, c'est lui qui parut avoir peur. Sa voix est devenue très rauque, et il a dit quelques mots dans une langue inconnue.

« Je lui ai demandé encore une fois s'il pouvait sauver ma fille.

« — Non, a-t-il chuchoté, non. Elle est sous l'empire des Forces Futures.

« Et tandis que je cherchais en vain un sens à cette phrase, il a ajouté :

« — Les temps sont venus, Heddiah, les temps sont venus, Hededdiah !

« C'était sans doute une invocation à l'un de ses dieux. Et tandis que je rhabillais la petite, il a dit :

« — Elle mourra dans sept jours.

« Il ne s'était pas trompé. La dernière semaine fut terrible. Lise criait dans son sommeil : «

Elles me font mal ! Oh ! mère, elles me tuent ! »...

Telle fut l'histoire de Martha. Elle la termina sur un sanglot. Joachim lui posa la main sur l'épaule.

— Ne pleurez pas,. Je suis disposé à tout recommencer.

— Recommencer ?

— Oui, s'exalta le biologiste. Reprenons tout au début. Nous avons encore les échantillons de tissus prélevés sur la première Lise. Nous pourrons faire agir le sérum avant la naissance, directement sur l'embryon. Mais, cette fois, pas d'imprudences, Martha ! Faisons croître dix individus si vous voulez, mais promettez-moi de n'en garder qu'un au dernier moment. Ne retombons pas dans les erreurs qui vous ont déjà tant coûté.

Martha garda longtemps le silence. Lassé d'attendre une réponse à sa proposition, Joachim se leva :

— Réfléchissez,.

Il marcha vers la porte et s'arrêta net. Les cinq jumelles étaient debout sur le seuil, immobiles et muettes. Elles les regardaient avec des yeux hostiles. Martha sentit l'hésitation du savant. Elle tourna la tête et eut un sursaut. La pâleur naturelle de son visage s'accrut. Pendant son absence, les fillettes avaient encore grandi. Elles paraissaient environ treize ans et ressemblaient trait pour trait à la

première Lise.

— Que faites-vous là ? demanda Joachim d'une voix rude.

Menaçant, il fit mine de marcher sur elles. Martha bondit hors du fauteuil où elle était prostrée. Elle retint Joachim par la manche.

— Oh ! non, dit-elle. Ne leur faites pas de mal. Je ne pourrais pas le supporter. Elles ressemblent à... Mon Dieu ! c'est épouvantable.

Les fillettes firent ensemble un pied-de-nez à Joachim et s'enfuirent en riant aux éclats. Le savant branla la tête :

— Je serais bien incapable de leur nuire. Elles sont d'une agilité incroyable. Ugo lui-même ne peut plus les attraper. Elles lui glissent entre les doigts.

Quelques minutes plus tard, on entendit les jumelles jouer à la marelle. Elles chantaient :

Trois pas dans l'Aïther

Et retour sur Terre

Jette la vertèbre

Et la noire algèbre

Le grelot promène

La bêtise humaine.

Leur jeu de folles s'était étonnamment compliqué. Les cases tracées à la craie débordaient maintenant dans les couloirs et enjambaient des étages d'escaliers. On rencontrait partout sur les murs et sur les dalles des signes d'apparence cabalistique ou des dessins naïfs et démoniaques ; quelquefois, des symboles chimiques ou des équations. Marelle ? Certes, au début, cela paraissait s'y apparenter. Mais avec le temps, c'était devenu un mélange de tous les jeux connus. Car les règles imposaient de passer certaines cases à saute-mouton, de piquer au passage un poignard dans un cercle étoilé, de ramasser une bague avec ses dents, de faire avancer de biais, comme un cavalier d'échecs, un chandelier allumé par-dessus trois dalles... Cela tenait aussi des quatre-coins, du cache-cache et du chat perché, des barres et du jacquet.

Et Joachim avait surpris les fillettes à résoudre, comme en se jouant, de véritables problèmes de hautes mathématiques avant de sauter deux marches branlantes, un flambeau à la main. On avait l'impression que ce passe-temps n'était pas gratuit. Les fillettes paraissaient s'y adonner avec furie pour exercer leur diabolique intelligence à toutes les sciences connues. En somme, c'était un jeu éducatif complet et d'un niveau plus que supérieur, réservé à de monstrueux génies.

Joachim commençait de penser que les bizarres mélopées qu'elles fredonnaient en sautillant, de-ci de-là, n'étaient pas un ramassis de mots sans signification, mais que leur texte avait une valeur que lui, vieux savant, n'aurait pu comprendre sans passer plusieurs vies à étudier. Il se sentait dépassé, par exemple, par ce que les jumelles appelaient entre elles (Dieu sait pourquoi !) le chant de Victoire :

*H sur deux pi, c'est le spin
Heisenberg est un vieux sot
Delta T égale zéro
Et donc pas d'incertitude
Avec cette promptitude
Mais l'homme toujours lambine.*

Elles terminaient cette chanson par un grand cri qui indiquait généralement la fin du jeu. Et Joachim se souvenait d'une certaine formule d'Heisenberg. Il la portait gravée dans sa vieille cervelle depuis son adolescence studieuse :

$$\Delta x \Delta t > h/2\pi$$

À vrai dire, il ne se rappelait plus exactement sa signification. Il avait de bonne heure fait bifurquer son instruction générale vers la biologie, discipline très éloignée de la physique. Mais il savait encore que cette formule exprimait un « principe d'incertitude » et que delta T figurait un temps de mesure.

Les jumelles paraissaient avoir si parfaitement digéré ces connaissances qu'elles jonglaient avec et s'offraient le luxe de les mépriser.

Leur ancienne frénésie de lecture s'était éteinte en quelques semaines. On pouvait se demander si ce nouveau manque d'intérêt pour les livres ne venait pas du fait qu'elles en savaient le contenu par coeur. Un incident confirma Joachim dans cette supposition. Il les surprit un jour dans la salle des gardes. Elles avaient allumé un grand feu dans l'immense cheminée. Silhouettes noires autour de l'âtre flamboyant, elles étaient assises en demi-cercle sur les dalles. Et comme elles commençaient d'inspirer de la terreur à Joachim, celui-ci se garda d'entrer dans la salle. Il resta caché dans l'ombre du couloir, un peu en arrière du seuil, et les observa longuement.

En silence, elles se levaient de temps à autre pour aller prendre une grosse bûche sur un tas de bois. Elles restaient longtemps à examiner cette bûche, puis la jetaient dans les flammes, en psalmodiant quelque chose d'incompréhensible.

La vue basse de Joachim l'empêchait de discerner exactement les

détails de leur manège. Mais il comprit brusquement quand elles chantèrent un peu plus fort :

*Nous aurons tout dans la tête
Et rien dans la bibliothèque.*

Elles brûlaient des livres et non des bûches ! Indigné, le savant bondit dans la salle en criant :

« Arrêtez ! » Elles rirent alors et se mirent à danser autour de lui en lui envoyant des volumes à la tête. À genoux, Joachim essayait désespérément de rassembler des feuillets épars de ses mains malhabiles. Il reçut la tranche d'un gros in-quarto sur la tempe et perdit connaissance. Il s'éveilla longtemps après, en pleine nuit, au milieu de quelques papiers déchirés et de reliures vides, dans la lueur rougeâtre des braises achevant de mourir.

Avec acharnement, Joachim et Martha s'étaient remis au travail dans le laboratoire. L'expérience avait réussi une deuxième fois et dix oeufs humains se développaient rapidement dans les bocalux.

Au bout de six semaines, Joachim utilisa prudemment son sérum, à doses minutieusement calculées. La croissance accélérée des foetus parut se régulariser dans les jours suivants.

— Je crois que nous avons gagné, dit le biologiste. Nous aurons des enfants parfaitement normales, ou plutôt une enfant, car n'oubliez pas votre promesse. Il faudra sacrifier les neuf autres avant leur naissance.

Martha avait abandonné définitivement ses anciens appartements et couchait toujours dans la chambre de Joachim. Celui-ci dormait sur le lit de camp installé dans le laboratoire. Le vieux savant en éprouvait une félicité amère et délicateuse.

Une sensation de confort sentimental lui venait de cette promiscuité relative. Il appuyait sa tête au mur et songeait que Martha était allongée à un mètre à peine de lui. Et tous les soirs, il retardait intentionnellement son sommeil pour prolonger cet innocent bonheur. Il cherchait à guetter le souffle de la jeune femme à travers l'épaisseur de la pierre. Parfois, il l'entendait se retourner dans son lit ou gémir en rêve. Il se levait alors en silence et allait appliquer l'oreille contre le bois de la porte.

Une nuit, alors qu'il veillait, les yeux grands ouverts fixés sur l'ogive, il entendit un craquement imperceptible à l'autre bout de la pièce. La terreur l'étreignit. Il tourna très lentement la tête et vit une dalle se soulever lentement devant l'ancien autel. Il resta figé dans ses draps brusquement glacés par la sueur.

Comme de pâles fantômes, il vit une procession lente et silencieuse entrer dans le laboratoire. Les jumelles avançaient à petits pas en se tenant par la main, dans la lueur d'un rayon de lune. Elles marchaient avec précaution vers la longue table où s'alignaient les bocalux de plasma.

Faisant appel à tout son courage, Joachim se leva en poussant un grand cri. Il se prit le pied dans un drap et trébucha. Retardé par sa maladresse, il trouva trop tard l'interrupteur électrique. Et la froide

lumière des lampes n'éclaira qu'une salle vide. Il se précipita vers les boccas pour voir si les jumelles ne les avaient pas touchés.

Elles n'en avaient pas eu le temps, mais un petit tuyau de plastique, arraché, pendait vers le sol en y déversant une masse de plasma. Joachim s'empressa de remettre les choses en ordre.

Mais, déjà, Martha traversait rapidement le laboratoire et se penchait sur les boccas. L'émotion colorait un peu ses pommettes, et ses paupières encore gonflées de sommeil ne l'enlaidissaient pas le moins du monde. Un souple déshabillé moulait son corps sans défauts.

— Que se passe-t-il ? dit-elle d'une voix précipitée. Joachim haletait.

— Les jumelles, souffla-t-il. Je les ai vues. Elles sont entrées par là et... elles cherchaient sans doute à tuer les embryons. Mais ce qui est épouvantable c'est que... Il sursauta violemment au bruit des clefs d'Ugo à la porte du couloir. L'homme sans oreilles entra, la carabine au poing. Il se tint immobile sur le seuil.

— Dites ! jeta Martha au biologiste.

— Oui ? fit-il d'un air égaré. Elle s'impatiente :

— Dites ce que vous avez vu, Joachim. Qu'est-ce qui vous a effrayé ? Vous avez parlé de quelque chose d'épouvantable.

Il avala sa salive et déclara :

— Elles étaient dix.

— Quoi !

Un silence de mort plana pendant plusieurs minutes. Martha branla enfin la tête.

— Vous avez rêvé, dit-elle.

Joachim pointa un doigt tremblant vers le tuyau de plastique qu'il avait dû raccorder.

— Le tuyau ne s'est pas défait tout seul.

— Peut-être... J'admets que les jumelles soient entrées ici. Mais vous avez vu double, mon pauvre Joachim. Ce que vous dites là est ridicule.

— Par là, répéta le biologiste en montrant la dalle devant l'autel. Je suis sûr qu'elles sont entrées par là. Et je suis sûr qu'elles étaient beaucoup plus de cinq. En silence, Ugo marcha vers l'autel et y posa la carabine. Il prit son fouet à sa ceinture et se baissa sur la dalle. Il introduisit le manche court et métallique dans un joint et fit une pesée : la dalle se souleva un peu. Il glissa ses doigts nerveux sous la pierre et acheva d'ouvrir une trappe carrée.

Ils se penchèrent sur l'ouverture. Un léger courant d'air à l'odeur de moisi leur caressa le visage.

— Connaissais-tu ce passage ? demanda la jeune femme au serviteur. Il branla négativement la tête et alla prendre une lampe. Il s'assit au bord du trou et fit basculer ses longues jambes à l'intérieur. Il mit la lampe entre ses dents. Prenant appui sur les poignets, il se laissa glisser au fond ; il y fut debout et son crâne rasé dépassait à peine le niveau des dalles. Il se baissa et l'on entendit son pas s'éloigner dans les profondeurs.

À son tour, Joachim tendit une lampe à bout de bras par l'orifice. Il étouffa une exclamation et désigna quelque chose à Martha : au fond, une autre dalle couvrait le sol. Elle portait des caractères anciens maladroitement gravés. Joachim déchiffra sans en comprendre le sens :

**HIC PERIIT
PYR N BEBR FILIA
SERP IS G ITRIX**

La consonance de certains mots tronqués lui parut cependant familière.

— C'est sans doute le sépulcre d'un ancien seigneur du lieu, dit Martha. Cela ne nous intéresse pas.

Mais Joachim ne l'entendait pas. Il s'obstinait sur deux groupes de caractères :

BEBR et PYR N.

Soudain, il recula, comme frappé d'un éblouissement :

— Eh bien ? dit Martha.

— Bebryx et Pyréné, dit Joachim. Rappelez-vous la plus vieille légende des Pourres, Martha. Pyréné, fille de Bebryx, mit au monde un serpent. Or, je vois plus bas les lettres SERP. Martha fit la moue.

— Cela, dit-elle, aurait intéressé les gens d'autrefois. Mais on entendit les bottes d'Ugo buter sur des pierres

Le son se rapprocha. L'homme sans oreilles réapparut bientôt, les vêtements couverts de moisissures et de toiles d'araignées. Il eut un geste d'impuissance et exprima par gestes que le passage s'étrécissait cent mètres plus loin. Il lui avait été impossible de poursuivre son exploration.

Joachim lui montra l'inscription sur la dalle et lui demanda de desceller celle-ci. Ugo eut un geste d'assentiment, éprouva la pierre du pied, la trouva branlante et s'agenouilla pour la soulever. Il y réussit sans trop de mal, envoya ce poids énorme sur son épaule, puis sur le

sol du laboratoire.

Elle tomba à l'envers, révélant un autre texte, en beaucoup plus mauvais état que le premier.

VL A SAECLA

MONS SANGVIS IN

VELLARVM CORP RESVRG

Une ligne absolument indéchiffrable, puis :

SIC TRANS HOMIN REGNVM

Une autre ligne rongée par les siècles et, enfin, en très gros caractères :

GENS NOVA OM IPOTEN

Au fond du trou béait une ouverture rectangulaire de quelques centimètres de profondeur. Elle ne montrait que du roc et un peu de terre sableuse qui n'avait certainement pas vu la lumière depuis des siècles.

-:-

Martha haussa encore les épaules et détourna la tête. Elle prêta l'oreille, un étrange bruissement venait de la longue table d'expérience. Elle regarda les bords et poussa un gémissement.

Le plasma bouillait tout le long du circuit. Une main criminelle avait poussé la manette du rhéostat.

Et des voix aigres chantèrent brusquement dans le couloir :

— *Sic transit hominis regnum !*

Et l'on vit s'enfuir une bonne quinzaine de jumelles ricanantes dont quelques-unes portaient des haillons tandis que les autres allaient nues. Joachim n'avait donc pas rêvé. Le savant jeta les yeux sur l'inscription de la dalle. Une évidence le frappa : les jumelles avaient complété dans leur chant la sixième ligne mystérieuse. Elles semblaient en connaître la signification.

Mais déjà Martha courait à la porte. Ugo voulut la retenir. Une manche du léger déshabillé craqua, dénuda un bras blanc. Ugo dut ceinturer sa maîtresse au seuil du couloir. Hors d'elle, celle-ci hurlait dans la nuit :

— Que vous ai-je fait, maudites ? Pourquoi me torturez-vous ?...

— Martha ! gémit Joachim en accourant à l'aide de l'homme sans oreilles. Car la lutte avait découvert les épaules de la jeune femme

d'une façon gênante. Sans s'en soucier, elle agita les bras et cria des malédictions :

— Allez-vous-en ! Sortez du château ! Je vous chasse !

L'org lui répondit, soutenant un choeur fantastique :

Quand plus fortes nous serons

Radiations supporterons

Et les temps s'accompliront.

Martha poussa un cri étranglé et s'affaissa dans les bras des deux hommes. Ils la portèrent jusqu'à son lit, dans l'ancienne chambre de Joachim.

Elle retrouva ses sens et se mit à pleurer doucement. Puis elle prit la main d'Ugo et le regarda dans les yeux.

— Tue-les ! dit-elle.

Un désordre de sentiments contraires bouleversa les rides et les cicatrices du visage mutilé. Puis, tel un robot, Ugo traversa le laboratoire, reprit sa carabine sur l'autel et se perdit dans la vaste demeure.

Jusqu'à l'aube, Joachim berça Martha sur sa poitrine, tandis qu'on entendait des galopades un peu partout, des cris de peur et des coups de feu qui se répercutaient de salle en salle et de couloir en escalier.

À chaque détonation, le corps de Martha s'agitait d'un spasme.

Les jumelles avaient cessé de grandir. Elles paraissaient treize ans, pour toujours peut-être. Depuis, elles se multipliaient par quelque mystérieuse opération. Ugo en massacrait des dizaines tous les jours et n'arrivait pas à endiguer leur flot grandissant.

On en rencontrait partout. Elles connaissaient les innombrables cachettes, recoins, oubliettes et passages secrets du château. On les entendait trotter comme des rats derrière les boiseries. On en trouvait sous les lits et au fond des placards. Elles paraissaient ne jamais dormir et n'arrêtaient pas de jacasser, de chantonner, de rire comme des crécelles désagréables. Elles fuyaient en bandes par les corridors, se reformaient pour danser des rondes dans la salle des gardes, grimpaient sous les combles et se pendaient aux vieilles cloches du campanile. Par beau temps, Joachim en vit courir sur les toits. D'un commun accord, le savant et Martha attendaient leur extermination totale pour reprendre en toute tranquillité leur expérience. Mais l'homme sans oreilles s'épuisait. De temps en temps, il entrait dans le laboratoire et posait contre un mur sa carabine brûlante. Il se laissait tomber sur un siège et se reposait dix minutes en mangeant un sandwich. Puis, comme à regret, il reprenait son arme et repartait pour sa chasse interminable. Martha dormait la plupart du temps, bourrée de narcotiques. Quant à Joachim, il s'affairait parmi les vieux livres épargnés par les jumelles et cherchait la signification des caractères gravés sur la dalle.

Un jour, Ugo vint chercher Joachim qui feuilletait un antique ouvrage en veillant sur le sommeil de Martha. Le savant le suivit dans le laboratoire.

Le cadavre d'une fillette était étendu sur la table. Elle avait reçu une balle en plein front ; l'un de ses yeux était un peu révolté. Ugo montra quelque chose à son flanc. Le biologiste remarqua une oblongue tuméfaction allant de la hanche à l'aisselle. Il regarda l'homme sans oreilles et celui-ci fit un signe d'ignorance. Joachim palpa le corps encore tiède. Il sentit sous la peau les contours nets d'une étrange tumeur. Intrigué, il prit un scalpel et fit une longue incision le long de la cage thoracique du cadavre. Il fouilla la plaie et mit au jour une espèce de fœtus allongé. Il disséqua minutieusement les tissus et trouva une bizarre circulation croisée reliant la fillette au

foetus. Joachim comprit qu'il s'agissait d'une parthénogénèse extraordinaire. Il demanda d'autres cadavres et eut sous les yeux toutes les phases de cette parturition. Certaines fillettes ne portaient au flanc qu'une petite nodosité difficile à trouver, d'autres une bosse grosse comme le poing.

Enfin, Ugo lui apporta deux jumelles de taille égale, simplement reliées entre elles par un cordon de chair souple. À l'incision de ce cordon, on ne trouva pas trace de circulation. Ce n'était qu'un conjonctif très lâche et presque exsangue. La peau était très mince à cet endroit. Sans doute était-ce là la phase ultime avant la séparation. Et l'on savait maintenant comment les fillettes se multipliaient.

Mais que mangeaient-elles ? Les conserves et les denrées entreposées dans la cuisine restaient à peu près intactes. Il fallait renoncer à comprendre.

-.-

Un soir, leur vacarme devint insupportable. Et l'on entendait la carabine d'Ugo claquer sans interruption.

Malgré les narcotiques, Martha ne pouvait trouver le sommeil. Elle était assise au bord de son lit, la tête dans les mains. Joachim achevait de recopier un texte bourré de ratures.

— Mais qu'ont-elles donc, ce soir ? gémit Martha. Joachim jeta un regard aux fenêtres qui s'illuminaient par instants de lointains éclairs.

— C'est sans doute l'approche de l'orage,. Mais il paraissait plus intéressé par son travail que par les jumelles. Ses mains tremblaient d'excitation. Il dit enfin :

— J'ai réussi, Martha. Je sais ce que dit la dalle gravée... c'est... c'est épouvantable. Je ne suis pas certain des détails ou des nuances, mais le sens général y est. Martha le regarda avec une espèce d'indifférence.

— Cela nous concerne, ajouta le savant.

Une lueur d'intérêt passa dans les yeux de la jeune femme. Elle balbutia :

— Vous êtes fou !

— Hélas, non. Je me suis servi de grammaires et de lexiques venus du fond des âges. Cette langue est plus vieille que les plus vieilles langues connues. Ce n'est pas du terrien archaïque et... même pas de l'euro péen. Je veux dire que c'est une langue locale ayant concouru sans aucun doute à la formation de l'euro péen, mais beaucoup plus

ancienne. C'est un dialecte qui a pris naissance dans une province appelée Latium. J'ignore où se trouvait exactement ce Latium. Probablement quelque part en bordure de la Méditerranée ; pas très loin d'ici, en somme.

Il se passa la main sur le front. Il semblait fatigué et épouvanté par sa découverte. Il poursuivit :

— J'ai eu du mal, beaucoup de mal. Il manque des pages à la plupart des livres... Cette langue paraît avoir connu une ère très glorieuse, en des temps reculés...

— Que dit la dalle ? s'impacienta Martha.

Le savant s'éclaircit la gorge et lut d'une voix rauque :

— *Ici mourut Pyréné, fille de Bebryx, mère d'un serpent...*

« Voilà pour la première face.

— En quoi cela nous concerne-t-il ?

— Attendez. Je n'ai lu que la première face. Au verso de la dalle, j'ai déchiffré ceci... Sa voix se fit plus tremblante et plus basse :

— *Après des siècles, le sang...* Ici, il manque un mot. ... *Le sang... revivra dans le corps des jeunes filles...*

Martha se leva, blanche comme une morte. Joachim poursuivit :

— Deux lignes sont complètement effacées, mais il est encore écrit : *Ainsi passe le règne de l'homme*, et : *Une nouvelle race toute puissante...* C'est tout. Ces derniers mots sont en très gros caractères.

Il hésita un instant et dit :

— C'est étrange, étrange et inquiétant. Le jour où nous avons vu bouillir le plasma, les jumelles ont chanté l'une de ces phrases : *Sic transit hominis regnum*. Elles semblaient la savoir par coeur et pourtant cette phrase était cachée sous la dalle, incomplète et difficilement lisible... Ah ! Martha, j'ai la tête envahie par un océan de questions. Cette légende a-t-elle une base véridique ? Les hommes d'alors étaient-ils doués de prémonition ?

Et si tout cela n'est que symbole, voyez comme ce symbole s'applique à notre aventure. Vous, Martha, vous êtes comme Pyréné qui eut un commerce coupable avec un certain Héraklès, monstre de force. Vous vous êtes alliée à cette force terrible et maléfique qu'on appelle la Science pour mettre au monde un serpent, pour donner le jour à ces jumelles inhumaines et monstrueuses. *Le sang revivra*, dit la dalle. Les lézards de mur seraient-ils les descendants du serpent enfanté par Pyréné.

— Taisez-vous, Joachim. Écoutez !

On entendait le battement continuuel d'innombrables pieds nus sur les dalles. La carabine d'Ugo claquait sans arrêt, avec une espèce de frénésie. Bientôt, l'homme sans oreilles entra dans la chambre et jeta son arme à ses pieds, avec rage.

Il resta debout, les mains tremblantes et le visage en sueur. Sa pomme d'Adam monta et descendit plusieurs fois dans les plis de son cou. Il jeta un regard sur les papiers de Joachim, s'empara d'un crayon et écrivit quelques mots rapides. Il présenta la feuille à Martha :

Cela ne leur fait plus rien .Mes balles ne tuent pas... Je ne comprends pas. Elles piétinent sans arrêt. Elles deviennent folles.

Il ramassa sa carabine et fit signe qu'on le suive. Il précéda Martha et Joachim. Ils passèrent par le laboratoire aux fenêtres illuminées par l'orage tout proche. Des roulements de tonnerre faisaient trembler les vitres toutes les secondes. Ils parvinrent à la salle des gardes et assistèrent à un spectacle démentiel.

Les jumelles nues se tenaient par la main, en une interminable procession. Elles entraient par une porte et ressortaient par un escalier menant aux souterrains. Elles marchaient en silence, les yeux clos, les lèvres serrées.

Ugo appuya le canon de son arme sur le ventre d'une fillette. Il tira. Elle continua de piétiner avec ses soeurs comme si de rien n'était. On ne vit sur sa peau qu'une petite tache rose entourée d'une aréole de poudre grise. Dans son dos était une autre tache rose, un peu plus grande. Et l'on avait entendu la balle claquer dans le bois d'une plinthe après avoir traversé la fillette sans dommages pour elle.

Les jumelles n'avaient plus besoin de fuir.

D'où venaient-elles ? Où allaient-elles ? Ugo entraîna le couple le long de la lente procession. Ils remontèrent le courant humain, passèrent par de multiples escaliers où s'étirait la chaîne de jumelles, descendirent, remontèrent, firent plusieurs tours sous les combles, traversèrent une terrasse, se perdirent plus bas et, après de nombreux détours dont les jumelles formaient le fil d'Ariane, se retrouvèrent dans la salle des gardes. La ronde était bouclée. Ugo n'était plus qu'une rage impuissante, mais Joachim vacillait et Martha claquait des dents. Leur tournée leur avait montré des centaines d'enfants toutes semblables. Joachim voulut dire quelque chose. Ses lèvres s'agitèrent sans émettre un son. Il prit le bras d'Ugo et lui fit un signe que celui-ci ne comprit pas. Avec effort, le savant marcha vers les jumelles. Il prit deux minces poignets et tira de toutes ses forces débiles. Il cherchait à briser la chaîne. À son tour, Ugo s'avança ; il prit la place de Joachim et tira désespérément. Mais les jeunes doigts entrelacés paraissaient soudés les uns aux autres. Et la chaîne entraînait peu à peu Ugo hors de la salle. Il revint en arrière en essuyant ses mains poissées de sueur le long de son pantalon. Puis il eut un geste de colère et sortit. Joachim regarda Martha. Adossée au mur, la jeune femme tremblait convulsivement. Ses yeux fixes

semblaient ne pouvoir se détacher des fillettes.

— Venez, dit le savant d'une voix faible. Allons-nous-en, Martha. Mais comme elle ne répondait pas, il resta près d'elle. Un murmure étrange naquit, comme si les jumelles préludaient pour un choeur à bouche fermée. Le murmure devint rumeur, se précisa en syllabes molles et sourdes. Et l'on vit presque imperceptiblement s'agiter les jeunes lèvres toutes semblables. Elles répétaient une incantation dans une langue inconnue, quelque chose comme « foulmen, foulmen, foulmen », de plus en plus vite. Un coup de tonnerre fantastique fit trembler tout le château. Une boule de feu courut tout le long de la chaîne humaine. La lumière du lustre s'éteignit. Dans l'ombre, on entendit le choeur reprendre : *Foulmen, foulmen...* Dehors, tout le ciel parut faire explosion, en gerbes mauves. Une deuxième boule de feu roula le long des dizaines et des dizaines de jambes nues, éclairant au passage des visages extatiques aux yeux clos. Joachim retint une exclamation en constatant que les fillettes avaient toutes perdu leurs cheveux.

Ugo revint. Il s'était attaché une lampe sur la poitrine et tenait dans la main droite une espèce d'estoc qu'il avait dû prendre à une panoplie de l'appartement. Tenace dans son intention de briser la chaîne, il s'approcha des fillettes et leva son arme à deux mains. Il l'abattit de toutes ses forces entre deux fillettes. Il y eut une grande étincelle et l'épée parut rebondir vers le plafond. Ugo s'effondra en arrière. Sa lampe roula aux pieds de Joachim.

Le biologiste la ramassa en tremblant et en dirigea le faisceau vers l'homme sans oreilles. Foudroyé, celui-ci montrait un rictus horrible et des yeux révulsés dans un visage noirci. Martha se mit à hurler à pleine gorge, sans s'arrêter, cherchant peut-être à disperser tout ce cauchemar par un jet sonore, comme on disperse des flammes avec une lance d'incendie. Sa voix atteignit un aigu insoutenable et se brisa en un hoquet. Elle tituba dans les bras du savant affolé.

La lumière revint. Le lustre clignota plusieurs fois avant de briller d'une façon normale. Les jumelles avançaient toujours à pas menus. Leurs têtes chauves luisaient de la pluie qu'elles avaient reçue, sans doute, en passant sur la terrasse. Leurs pieds nus laissaient des traces humides sur les dalles. Et Joachim eut un recul à la pensée que cette pluie terrienne était radio-active. Il vit aussi que toutes ces têtes rondes n'avaient plus d'yeux, ni d'oreilles, ni de bouches. Elles n'étaient plus que des boules revêtues d'une peau unie et lisse. Les fillettes n'étaient plus qu'une foule sans visages et leurs mains avaient disparu. Leurs bras mous se raccordaient les uns aux autres et formaient un seul long serpent sans solution de continuité. Une activité cellulaire accélérée les unissait en un seul organisme. Une

métamorphose fantastique résultant de la foudre, du venin, de la chair d'une morte et de cent hasards biochimiques produisait un être nouveau.

Joachim ne voulut pas en voir davantage. La terreur étouffait en lui toute curiosité scientifique. Il entraîna Martha hors de la salle, la poussa dans les couloirs, s'enferma avec elle dans le laboratoire.

Le timbre du téléphone vibrail, sans doute depuis longtemps, étouffé par le bruit de l'orage. Le savant conduisit Martha vers un fauteuil, où elle se laissa tomber ; il alla décrocher le combiné. Il dit :

— Oui ?

Et quelqu'un lui parla dans cette langue rapide qu'il ne comprenait pas.

— Parlez vénusien, demanda-t-il, je suis Joachim.

Il était obligé de crier pour dominer le vacarme de la tempête. Sous les combles, le vent faisait sonner toutes les cloches à la fois.

On entendait aussi des bris de vitres et des claquements de portes un peu partout. À l'autre bout du fil, il y eut un court silence, puis :

— Puis-je parler au chef ?

— Martha est souffrante, dit Joachim.

— Grave ?

— Heu... un peu. Ce sont les nerfs, l'orage...

— Cet orage est d'une violence incroyable. Les éclairs paraissent prendre le château pour cible. Est-ce que tout va bien là-haut ?

Cette voix humaine et pleine de bonnes intentions fit du bien à Joachim.

— Ugo est mort foudroyé,. Je... Peut-être vaudrait-il mieux que vous veniez nous chercher. C'est intenable.

— Par ce temps ? Ce serait presque un suicide, mon vieux. Le vent va culbuter le... Quoi !

Vous disiez qu'Ugo... ?

— ... Est mort, répéta le savant.

Un feu craquant illumina toutes les fenêtres et la lumière s'éteignit pour la deuxième fois. Le bruit fut si fort que Joachim ne l'entendit pas. Il eut l'impression de sentir claquer ses tympanes et se laissa tomber à plat ventre sur le sol.

Il resta un certain temps dans cette position, la tête dans les bras. Enfin, ses oreilles tintèrent. Il entendit un faible bruit tout près de lui. Il eut très peur et se leva pour chercher sa lampe à tâtons. Il balaya le

sol d'un faisceau lumineux. Le bruit venait du combiné qui oscillait au bout du fil en raclant les dalles. Il le mit à son oreille et dit : « Allô ! » plusieurs fois. Il essaya en vain de rétablir la communication.

Il regarda Martha. La jeune femme n'avait pas bougé. Elle paraissait morte. Bouleversé, Joachim alla lui toucher le poignet et eut un soupir de soulagement.

— Restez ici,. Je m'occupe de tout.

De quoi allait-il s'occuper ? Il partit dans une direction sans savoir ce qu'il devait faire, hésita, parut enfin prendre une résolution.

Il chercha un briquet et alluma trois vieilles lampes à pétrole. Puis il s'empara d'une valise qui traînait dans un coin depuis le retour de Martha et y jeta quelques vêtements personnels et des robes de Martha qui étaient rangées dans la chambre.

— Partir, murmura-t-il. Partir d'ici.

Il eut un regard vers le placard à basse température contenant les échantillons de tissus. Il ressortit un peu de linge pour faire de la place dans la valise, marcha vers le placard, hésita encore, l'ouvrit enfin et y prit quelques éprouvettes.

Un doute l'assaillit. Quelque chose n'était pas normal : la chaleur. Les tubes étaient tièdes. Il les regarda de près et fit la grimace. Les bouchons avaient sauté sous la pression des gaz. Le contenu des éprouvettes avait une odeur putride. Il les jeta au fond du placard et ne sut si cette découverte le désolait ou le soulageait d'un grand poids. De toute manière, l'expérience diabolique n'était plus possible.

Il jeta un manteau sur les épaules de Martha et la prit par la main. Elle se leva docilement, sans un mot. Il saisit la valise et entraîna sa compagne. Imitant le pauvre Ugo, il s'était attaché une lampe sur la poitrine.

Dans la salle des gardes rampait un serpent à peau humaine. Il avait une trentaine de centimètres d'épaisseur. Interminable, il entraît par une porte et sortait par l'autre. Trempé de pluie, il glissait sur les dalles humides où s'effaçaient les traces du jeu de marelle.

— Ne le touchez pas, prenez garde ! avertit Joachim.

Il aida Martha à l'enjamber et son coeur s'arrêta quand le long manteau de sa compagne effleura la « bête ».

La peau humide s'anima d'un frisson à ce contact. Une onde de chair de poule courut sur quelques mètres du long tuyau de chair.

— Voilà tout ce qui reste d'elles, murmura Joachim. Elles se sont fondues les unes dans les autres et Dieu sait quelle vie secrète anime ce...

Il ne trouva pas de mot, s'aperçut qu'il parlait tout seul et haussa les épaules. Il poussa Martha vers le labyrinthe menant au funiculaire. Brusquement, il fut inquiet pour deux raisons. Allait-il trouver le bon chemin ? Comment tiendrait-il en respect les géantes araignées ?

Mais il continua de marcher d'un pas ferme, car rien, lui semblait-il, n'était plus affreux que ce qu'il laissait derrière lui.

Il essaya de tirer à Martha des renseignements sur la route à suivre. Mais celle-ci ne parut pas l'entendre. Elle le suivait comme un automate. Heureusement, Joachim comprit bientôt qu'il n'aurait besoin d'aucune aide. Le sol avait été irrégulièrement usé par des passages nombreux au cours des générations précédentes. Il suffisait de suivre les galeries apparemment les plus fréquentées et d'éviter celles où le sol semblait à peu près intact. D'ailleurs, ces dernières étaient beaucoup plus sales et facilement reconnaissables. Quant aux araignées, la première que Joachim rencontra lui fit faire un saut en arrière. Mais elle n'était plus qu'un cadavre, qu'un amas de pattes cassées et vides comme les restes d'une langouste.

Surmontant sa répulsion, le savant passa devant la niche déserte où pendait une chaîne inutile. Ses semelles firent craquer des débris de carapace. Il trouva le deuxième insecte dans le même état, puis le troisième, puis les autres. Ce massacre était-il l'oeuvre des jumelles ?

Il pressa le pas, avec la ferme intention d'atteindre la passerelle du funiculaire et de n'en plus bouger. Il attendrait là que les hommes d'en bas, inquiets de son silence, viennent le chercher.

Il essaierait d'emmener Martha dans un autre coin de l'univers et de lui faire oublier toutes les horreurs de la Terre.

TROISIÈME PARTIE

L'aube venait. Botté, ganté, l'homme s'était revêtu d'un imperméable et d'une cagoule transparente.

Il se tenait debout sur le toit plat d'un bâtiment. Devant lui, sur un trépied, une double longue-vue était pointée vers les cimes. Quelques fils électriques reliaient cet instrument d'optique à une boîte noire et carrée posée sur le sol.

L'homme plia un peu les genoux pour mettre ses yeux au niveau des oculaires. Des deux mains, il essaya de régler l'appareil.

Non loin de lui, le toit s'ouvrit. Un autre homme vêtu de la même façon sortit d'une trappe.

— Eh bien ? fit-il.

— On ne voit toujours rien au-delà du pylône treize. La brume est trop épaisse pour laisser passer les rayons. Ils n'ont pas appelé ?

— Non, fit l'autre. La ligne est sans doute coupée. J'ai peur pour le chef. Pourquoi Joachim parlait-il à sa place ? Il se passe là-haut quelque chose d'inquiétant. Je ne peux pas m'imaginer qu'Ugo est mort.

Le premier homme délaissa son instrument. Il arpenta le ciment du toit, en faisant des moulinets avec ses bras pour se réchauffer un peu. Il gloussa :

— Jamais vu un orage pareil !... On aurait cru un bombardement. Et tous les éclairs convergeaient vers le château. Joachim a dû monter un... je ne sais quoi qui attire la foudre. L'autre haussa les épaules.

— Joachim n'a jamais demandé de matériel électrique. Nous n'avons livré là-haut que des microscopes et...

— Tu oublies ces grands tableaux hérissés de rhéostats et de lampes de couleurs.

— Je ne vois pas pourquoi ces choses-là attireraient la foudre. L'autre balaya de la main toutes ces suppositions inutiles, d'un geste las.

— Nous verrons bien,.

Autour d'eux, la brume se dissipait peu à peu, révélant des échafaudages métalliques, des hangars, des câbles qui tissaient de

tragiques toiles d'araignée dans le ciel vapoureux, avec des gouttes de condensation qui glissaient lentement comme des perles transparentes et froides le long des fils.

On voyait aussi un vaste espace où s'entrelaçaient des traces de roues et des chenillettes, dans la boue. D'autres hommes vaquaient d'un bâtiment à l'autre. Des grues doubles, immobiles, semblaient des géants aux bras levés invoquant quelque divinité des Pourres. Ça et là, des voix montaient par intermittence, exprimant des ordres. On entendait des coups de sifflets cadencés dirigeant une quelconque manoeuvre. Un petit train de wagonnets sortit d'un entrepôt, fit tinter une cloche et disparut derrière des pyramides de caisses bâchées.

Un gros camion aux roues munies de chaînes s'avança lentement sur la pente d'une route cimentée. Il amorça un virage en épingle et se perdit derrière le bord du vide. On l'entendit longtemps ronfler dans les profondeurs, avec des gémissements de frein qui montaient comme des cris.

L'un des deux hommes toussa sous sa cagoule,

— Tu devrais voir le médecin, dit l'autre.

— Il m'a passé au Geig il y a deux jours.

— Alors ?

— Rien.

— Ce Mathias ne m'inspire pas confiance. Il se drogue comme un perdu. Il y a longtemps que le chef aurait dû s'en débarrasser. Rappelle-toi le type qui était sorti saris cagoule l'année dernière. Il était soi-disant guéri. Deux mois plus tard, il avait le cou goitreux et des taches rougeâtres sur la peau. Je t'assure que tu devrais insister... Il a regardé ta gorge ? Laryngite banale.

— Ouais...

Il s'interrompit en haussant les épaules et mit un oeil à son instrument.

— Hé, hé ! Quoi ?

— Je vois jusqu'au pilier vingt. Les types redescendent.

— Tu ne vois pas le château ?

— Je n'essaie même pas ; il est trop loin.

— Oui, mais il est haut placé. Il y a peut-être moins de brume là-haut. Ils gardèrent le silence un moment. L'un d'eux reprit :

— Dis donc, combien sont-ils ? Ils sont peut-être montés jusqu'au château. Ils ramènent peut-être le chef avec eux ?

— Tais-toi donc, ils ne sont partis qu'à trois heures du matin. On

voit bien que tu ne connais pas la montagne. Il est à peine cinq heures. Et d'ailleurs, je ne Vois pas pourquoi le chef serait descendu. L'orage est passé.

Joachim a dit qu'elle était malade... Moi, je trouve qu'elle n'est plus comme avant, depuis la mort de sa fille. Tout marche par routine, mais il n'y a plus d'audace, d'initiative. Quand on lui demande des ordres, pour le gisement, elle répond d'agir exactement comme pour le 4. On a l'impression qu'elle veut se débarrasser. Et pourtant, le 7 est sous mille mètres d'eau. Il faudrait des moyens beaucoup plus importants. C'est un gisement exceptionnel, dis donc !

Dix kilomètres carrés. Et on en trouve, on en trouve ! Ça paraît inépuisable. Comment ça s'appelait, comme ville ?

— Quelque chose comme Pari, ou Parisse, je ne sais plus.

En bas, une petite troupe d'hommes boueux arrivaient aux bâtiments. Ils firent de grands signes de bras. L'un d'eux souleva un peu sa cagoule pour se faire entendre à distance. Mais il cria quelque chose d'incompréhensible.

— L'imbécile ! jugea l'homme qui s'occupait de l'instrument d'optique. Avec cette brume, il va se brûler les poumons. Je ne le plaindrai pas quand je le verrai cracher le sang. Descends donc aux nouvelles, mon vieux.

L'autre homme fit un signe de tête et ouvrit la trappe du toit. Il descendit et referma au-dessus de sa tête. Il passa dans un couloir où des tuyaux le douchèrent au passage, se dévêtit dans une petite pièce chaude où il se lava les mains et avala un verre d'un liquide rose. Il se gargarisa, cracha dans le lavabo et, bouche ouverte, se regarda le fond de la gorge dans un miroir.

Il haussa les épaules et entra dans une grande pièce où d'autres hommes arrivaient un par un et allaient se chauffer le dos contre un radiateur.

— Alors ? fit-il.

L'un des arrivants eut un geste fatigué. Il annonça :

— Le funic est fichu pour longtemps. Un quart de colline éboulé ! Les pylônes ont été balayés sur cinq cents mètres. Ils font de la belle ferraille à récupérer au fond du ravin.

— Alors, ils sont isolés, là-haut ?

— Un peu. Pour les joindre, il faudra escalader la face Nord.

— L'hélico...

L'autre coupa, sarcastique :

— L'hélico ! L'hélico ! Tu irais, toi, avec l'hélico ? Avec le vent et

les tourbillons qui t'enverraient contre l'un des trois pics ?

— Le chef est souffrant, paraît-il.

— Je sais, je sais. Et comme nous sommes tous plus ou moins amoureux de Martha, nous irons faire la face Nord. Deux jours de cordée à la verticale ! Deux jours sans retirer sa cagoule ! Sans parler de la descente. Ça vous dit quelque chose, les gars ? Au retour, il va y avoir quelques pieds gelés et des poumons brûlés. Mais que ne ferait-on pas pour Martha, hein ?

Joachim et Martha étaient assis depuis des heures dans le petit vestiaire attendant au tunnel du funiculaire. Ils attendaient. Martha n'avait pas desserré les dents depuis l'orage. De temps en temps, Joachim descendait jusqu'à la passerelle de fer et guettait un balancement du câble ou une étincelle du moteur annonçant l'arrivée du wagon. Mais rien !

Il retournait alors s'asseoir près de la jeune femme et éteignait sa lampe. Le courant n'était pas revenu.

Dans l'ombre, le savant tendait l'oreille. Il imaginait avec terreur le monstre épouvantable de la salle des gardes. Il croyait entendre à chaque instant le glissement d'un serpent de chair dans les méandres du labyrinthe.

Et la muette compagnie de Martha lui serrait le coeur. Il essayait de réchauffer les mains glacées de la jeune femme en les serrant dans les siennes. Elle se laissait faire, inerte, comme privée d'âme.

Il revoyait en esprit toute l'aventure de son départ de Vénus, de son arrivée ici, sur cette Terre où il avait prêté la main à une oeuvre impie. Cette gigantesque expérience ratée l'avait affranchi de toute religiosité imbécile ; elle l'avait rendu majeur, dégagé des tabous qui l'entravaient depuis l'enfance. Il pouvait enfin juger avec un esprit libre le bien-fondé de certains préceptes vénusiens. Toute science était dangereuse. Et quoiqu'il eût pensé différemment naguère, il fallait avouer qu'il était aussi dangereux de toucher à la cellule qu'à l'atome. Sur ce point, la Haute-Prudence avait raison.

Mais Joachim en voulait à la Haute-Prudence d'avoir péché par excès. Si l'Inspecteur-Prêtre ne l'avait pas tracassé à propos de grenouilles, il aurait pu pousser plus loin ses travaux et ne se serait pas trouvé désarmé devant les jumelles. La Haute-Prudence aurait dû s'appeler la Sainte-Frousse. Elle était entre les mains d'un consistoire timoré. Elle méritait de voir remplacer au fronton de ses temples l'emblème du glaive par celui d'une autruche se cachant la tête sous l'aile. Voilà la vérité.

Elle combattait la Science à coups de restrictions. Ridicule ! La meilleure façon de combattre était d'attaquer. La stratégie défensive n'avait jamais donné autre chose que des désastres. Combattre les dangers de la Science ? Bon, d'accord. Mais en attaquant, c'est-à-dire

en poussant les savants dans leurs recherches, au lieu de les freiner. Joachim maudit l'obscurantisme officiel. Il éprouva une espèce de rage rétrospective en se souvenant des vexations qu'on lui avait fait subir. On l'avait traité en enfant. Et il ne fallait pas s'étonner que l'enfant se fût révolté sous un joug trop rude. Et tout le mal était venu de cette révolte.

Soudain, il se raidit. Il entendait quelque chose dans le couloir. Une espèce de glissement intermittent sur le sol cimenté. Cela chuintait le long d'un mur, s'arrêtait, raclait imperceptiblement le sol, se rapprochait...

Joachim n'osa plus bouger. Sa compagne eut un gémissement léger et voulut retirer ses mains de l'étreinte inconsciente du savant. Il les serrait de toute la force de sa terreur. Mais ce gémissement le libéra de sa paralysie crispante. Il prit sa lampe à tâtons et se leva en silence. Il fit un pas vers la porte. Le glissement furtif recommença, plus proche. Joachim marcha vers le couloir, la peur dans les jambes. Il heurta du front le montant de la porte et faillit hurler. Il alluma brusquement sa lampe et vit une petite tache blanche s'agitant un peu comme une aile, dans un léger courant d'air : un papier, un simple papier plié en deux !

Joachim s'adossa au mur, pris de faiblesse. Il essuya la sueur froide de son front. Quand il fut un peu remis de son émotion, il marcha courageusement jusqu'à l'angle du couloir et éclaira celui-ci sur une cinquantaine de mètres. Il ne vit rien. En revenant vers le vestiaire, il ramassa le papier, cause de sa frayeur. Il le reconnut. La feuille pliée avait dû tomber de sa poche où il l'avait hâtivement fourrée avant de partir. C'était le brouillon de son travail épigraphique :

Ici mourut Pyréné, fille de Bebryx, mère d'un serpent...

Il rêva longuement sur la deuxième partie du texte :

Ainsi passe le règne de l'homme... Une nouvelle race toute-puissante.

En travers s'étalait tragiquement l'écriture hâtive du pauvre Ugo :

Cela ne leur fait plus rien... Je ne comprends pas...

Ce petit papier constituait un morceau de passé récent ; la preuve que tout cela n'était pas le rêve d'un fou.

— Une nouvelle race toute-puissante, dit Joachim à haute voix. Il frémit et froissa le papier dans sa main. Il prêta encore l'oreille aux échos du couloir. Il s'aperçut qu'il avait froid jusqu'aux os et eut un

regret nostalgique pour sa chambre, où Ugo ranimait le feu d'une brassée de bois.

Il regarda Martha, dont les paupières clignèrent sous la lueur de la lampe. Il demanda :

— Comment vous sentez-vous ?

Elle ne répondit pas. Mais Joachim distingua dans ses yeux une détresse telle qu'il en fut bouleversé. Martha lui parut toute mince et toute fragile, écrasée par une fatalité gigantesque et cruelle. Quelque chose éclata dans la poitrine du savant. Il sentit dans son cœur une coulée de tendresse longtemps refoulée. Il s'assit près de la jeune femme et la prit dans ses bras. Il la baisa au front et prononça des paroles qu'il n'eût jamais osé dire à l'ancienne Martha, la fière princesse des Pourres :

— Mon petit oiseau blessé,, je vous sauverai, vous verrez. Je vous emmènerai très loin, je vous guérirai et... Je vous aime, Martha, je vous ai aimée à notre première rencontre, mais je ne le savais pas encore. Laissez-moi vous le dire et vous le dire encore, quoique cet aveu soit bien ridicule de la part d'un vieillard. Mais je veillerai toujours sur vous comme un père sur sa fille.

Il la berça quelque temps sur sa poitrine. Il répéta :

— Je vous aime. Ma dernière joie sera de mourir en vous sachant sauvée. Oh ! oui, je vais tout faire pour vous sauver.

C'était risible, il le savait bien. Mais cet aveu dilata en lui une énergie de jeune homme. Et il n'y avait là personne pour rire de lui ; même pas Martha, dont l'esprit semblait perdu dans quelque mystérieuse dimension.

Il chaussa des bottes, enfila un imperméable à cagoule transparente et mit des gants. Après avoir réfléchi un instant, il fit se lever Martha et l'habilla de la même façon. Docile, elle se laissa faire.

Il l'installa sur une banquette et dit :

— Je reviens.

Il descendit les marches menant à la passerelle du funiculaire. Ses bottes sonnèrent sur le métal et firent ricocher de sinistres échos sous le tunnel.

Il se laissa glisser sur la pente caillouteuse, vers l'orifice qui découpait un demi-cercle de jour brumeux, à une centaine de mètres plus bas.

En cinq minutes, il fut dehors et clopina sur une pente humide, où ses bottes glissaient sur des galets ronds. Il se guidait sur les câbles du funiculaire, incurvés de pylône en pylône jusqu'au bord d'un

précipice.

Plus loin, il faillit tomber du haut d'une falaise. Il était impossible de s'éloigner davantage. Il resta là un instant, immobile au-dessus d'un océan de brume cotonneuse. Il distinguait encore deux pylônes, en devinait à peine un troisième.

Il se mit à crier :

— Au secours !

Mais sa voix portait mal, étouffée par la cagoule. Il eut un geste fatal et découvrit son visage pour hurler à pleins poumons :

— Venez sauver Martha ! Ho, d'en bas, m'entendez-vous ? Hooo !

Et, haletant, il respirait à pleins poumons l'humidité mortelle de l'air. Il cria dans la montagne, jusqu'à l'enrouement. Puis il remonta la pente, à pas lourds, en s'arrêtant tous les dix mètres pour reprendre haleine. En approchant du tunnel, il vit une limace jaune, grosse comme le bras, qui s'enfuyait avec lenteur en bavant sur les graviers. Et soudain, il entendit un cri, ou plutôt quelque chose comme un rire saccadé, et qui venait du fond du tunnel. Sa première pensée fut : « Martha ! »

Il s'essouffla, s'engagea sous la voûte obscure, alluma sa lampe. Il imagina la jeune femme aux prises avec...

Épuisé, il grimpa sur la passerelle et y resta étendu à plat ventre, avec un goût de sang dans la gorge et un martèlement de tambour dans les oreilles. Il balbutia :

— Mar... Martha !

Et il monta les marches à quatre pattes, comme un animal. Il trouva le vestiaire vide. La voix ululait plus loin dans le couloir. C'étaient de petits rires déments ponctuant une chanson des anciens âges, une chanson primitive exprimant toutes les légendes morbides d'autrefois :

*Autour du château noir,
Autour du château noir,
Toutes les portes sont bien closes...
Pourquoi ?
... Et les buissons n'ont plus de roses.*

Titubant, Joachim se mit debout et remonta le couloir en pressant une main sur son cœur battant. Il voulait appeler Martha, mais sa voix n'était plus qu'un murmure épuisé. Cependant la chanson de Martha ondulait en échos bizarres par les détours du labyrinthe :

Dans le château désert,

*Dans le château désert,
On n'entend que le vent qui pleure
Pourquoi ?
Et le bourdon qui sonne l'heure.*

Joachim se hâta de toutes ses forces de vieillard. Il suivait, sur les dalles, l'usure irrégulière qui l'avait guidé dans l'autre sens. Il passa trois bifurcations et la voix, déjà plus lointaine, parut venir de derrière lui :

*Au bout d'un long couloir, Au bout d'un long couloir, On voit un grand
cierge qui brille.
Pourquoi ?
Une croix d'or au mur scintille.*

Joachim revint sur ses pas, affolé. Martha s'était engagée au hasard dans un inextricable réseau de galeries, truffé d'éboulements et d'oubliettes. Il put appeler :

— Martha !

Et les voûtes semblèrent jouer à la balle avec cet appel angoissé :

— Thaaa ! Marthaaa ! Thaa ! Thaa !

Le cri faisait trois tours dans le labyrinthe et revenait par deux galeries à la fois, à gauche devant, à droite derrière. Joachim tourna sur lui-même et buta contre un moellon. Lâchée, sa lampe balaya rapidement des murailles vertes de moisissure et de crasse séculaires ; elle tomba sur le sol, réduite à une petite lumière raccourcie par l'angle d'un mur, éclairant cruellement un tas de larves grouillantes sur le ventre d'une araignée. De sa main gantée, Joachim reprit sa lampe. L'araignée était bien morte. À sa taille articulée, on voyait un tronçon de chaîne brisée.

Joachim braqua sa lampe devant lui et eut un haut-le-corps. À quelques centimètres de ses bottes, le sol s'arrêtait net au bord d'un puits noir et carré. Pris de vertige, il appuya sa main au mur et la retira aussitôt. Il avait touché quelque chose de mou, quelque chose de vivant dont les muscles avaient tressailli sous ses doigts. Il regarda ; mais la chose était déjà partie. Il entendit trotter derrière un tas de décombres : « Un rat, c'était sans doute un rat », s'affirma-t-il pour barrer la route à de pires suppositions.

Il s'éloigna du puits à reculons. Bizarre ! Il aurait juré d'être passé par là. Or, c'était impossible. Combien de fois avait-il tourné sur lui-même ? Par où était-il arrivé ? Il appela encore Martha. Un petit rire saccadé lui répondit, de très loin, puis beaucoup plus proche. Il ne pouvait se fier à cette acoustique qui déformait les distances. Il avança

au hasard. Il avait des sueurs froides à la pensée que Martha se promenait là-dedans sans lumière. Soudain, il l'entendit de nouveau, quelque part sur la droite, pas très loin, cette fois, il en était sûr. Elle chantait un autre couplet de sa folle chanson :

*Sur un grand lit doré,
Sur un grand lit doré,
La belle reine est allongée
Pourquoi ?
Sa couronne est de fleurs fanées.*

Martha ! cria Joachim, cessez ce chant ridicule, mon petit. Parlez-moi ! Parlez d'une voix calme, les échos brouillent toute orientation possible... Martha !

Il avança prudemment au fond d'un cul-de-sac et s'aperçut au dernier moment qu'une faille irrégulière s'ouvrait sur le côté. Il s'y engagea en râpant son imperméable sur les pierres, trébucha sur une pente de gravats qui lui entrèrent en partie dans les bottes. La voix folle reprit derrière lui :

*Ses yeux sont tout creusés
Ses yeux sont tout creusés
Et son beau corps est un tas... d'os.*

Joachim s'était retourné. Il vit Martha assise dans un coin. Sa capuche arrachée lui pendait sur l'épaule et ses cheveux étaient pleins de toiles d'araignées. Sa tête dodelinait d'une façon pénible, à gauche, à droite, à gauche...

Sous la lumière crue de la lampe, elle porta sa main devant ses yeux et répéta, parlant plus que chantant :

— ... *Et son beau corps est un tas... d'os, Dominus benedicat vos.*

Joachim reconnut les consonances caractéristiques de cette langue du Latium qu'il avait exhumée des vieux livres. Il se laissa glisser sur la pente, et les gravats remplirent ses bottes un peu plus. Il se laissa tomber assis près de la jeune femme. Elle le regarda en clignant des yeux et poussa un cri déchirant qui s'étira dans les détours du dédale en se cassant aux angles des pierres et, morcelé, rebondit très loin, de voûte en voûte.

— Martha ! dit Joachim en la prenant dans ses bras. Martha, calmez-vous ! C'est moi. C'est Joachim, Martha.

Elle balbutia :

— Pourquoi ?

— Hein ? fit le biologiste avant de se rappeler que ce mot faisait

partie de la vieille chanson. Martha répéta :

— Pourquoi ?... Depuis des ans la reine est morte. Et le vent pleure sous les portes. Puis elle se mit à sangloter doucement.

À bout de forces, Joachim faillit pleurer avec elle, d'épuisement, de terreur, de désespoir. Ses lèvres tremblèrent et il la serra plus fort contre lui.

Martha s'était renfermée dans son silence docile.

Joachim n'aurait su dire depuis combien d'heures il la poussait, la soutenait, la portait presque à travers les souterrains. Il cherchait désespérément une issue. Sa lampe faiblissait, il l'allumait le moins possible, aux endroits dangereux ou à chaque bifurcation. La plupart du temps, il avançait à tâtons.

Deux fois déjà, il s'était étendu pour dormir. Mais, pour ce faire, il avait prévenu une nouvelle fugue de Martha en la ligotant avec des lanières déchirées dans son imperméable. Il se sentait d'une extrême faiblesse et la soif le torturait. Il voyait venir le moment où il se laisserait mourir. Seul, il se serait laissé aller. Son amour pour Martha constituait sa seule source d'énergie. Une source qui allait faiblissant, n'était plus qu'un mince filet de courage intermittent.

Soudain, les hallucinations commencèrent. Des points lumineux dansaient dans l'ombre, puis des taches claires dans une espèce de grisaille. Il secoua la tête et se frotta les paupières. La sensation persista. Il alluma sa lampe.

Hébété, il considéra des murs suintants d'humidité, des éboulis de terre et de moellons. Il éteignit et commença à l'aveuglette l'ascension d'une pente sableuse. Sa main gauche serrait le frêle poignet de Martha.

Au bout d'une demi-minute, les hallucinations réapparurent. C'était une tache blafarde au sommet d'un éboulis. Une tache qui se déformait et grandissait à mesure que Joachim grimpait la pente. C'était... Non ! Ce n'était pas une hallucination !

On voyait du jour, du jour sale et triste maculant des pierres pourries, du jour merveilleux !

Haletant, Joachim atteignit la crête. Il fit asseoir Martha et risqua un oeil par une fente irrégulière. Il vit un couloir à peu près intact de l'autre côté. La lumière venait de très loin. Mais il ne semblait pas qu'il existât d'autres obstacles.

La fente était trop étroite pour permettre le passage, Joachim creusa la terre sableuse avec ses mains ; il envoya rouler des moellons de l'autre côté, élargit l'ouverture, acheva d'ébranler des pierres à coups de bottes.

Puis il prit Martha par la main et la poussa devant lui dans le passage. Ils roulèrent ensemble de l'autre côté de l'éboulis. Ils restèrent longtemps allongés côte à côte, récupérant le peu de forces nécessaires à parcourir une centaine de mètres, jusqu'à une ouverture nettement visible de là. « Le funiculaire ! pensa Joachim. Depuis si longtemps, le wagon a dû monter nous chercher. Nous allons trouver des hommes sur la passerelle, des hommes, des hommes ! »

Il se releva, tira Martha contre lui et marcha vers la lumière en soutenant la jeune femme. Il rassembla ses forces et cria :

— Ho !

Mais déjà, en arrivant sous le carré de jour, il sentait son cœur se serrer. À ses pieds, il voyait la loge nettement découpée d'une dalle descellée. Il leva les yeux et reconnut l'architecture familière d'une ogive. Il se mit sur la pointe des pieds et passa la tête dans... le laboratoire. Basculée de côté, sinistre, la dalle lui disait en plein visage :

GENS NOVA OM IPOTEN

« Une nouvelle race toute puissante. » Les caractères manquants dotaient la formule d'une aura maléfique. On l'eût dite prononcée par la bouche d'une sorcière brèche-dent.

— Dans l'ancre du monstre, dit Joachim à mi-voix. Il regarda Martha. Toujours belle, quoique les yeux cernés, elle avait un regard un peu égaré dans un visage impassible. Bizarrement, les toiles d'araignées de sa chevelure lui faisaient un peu comme un voile de mariée.

— Montons ! souffla-t-il.

Il la prit sous les aisselles et tenta de la soulever., Mais elle répondait mal à son effort. Ils retombèrent ensemble au fond du trou.

Joachim resta assis pendant dix longues minutes. Il reprenait haleine. Enfin, il se dressa et sortit seul, en coinçant la pointe de ses bottes dans les fentes du mur. Puis, à plat-ventre, il tendit les mains à la jeune femme. Elle parut ne pas les voir et il dut l'appeler à mi-voix plusieurs fois de suite :

— Martha, prenez mes mains... Voyons, Martha, il faut sortir d'ici... Vous m'entendez ?

Elle fit enfin ce qu'il lui demandait, avec un grand air d'indifférence. Et il fallut au biologiste une énergie musculaire dopée par l'amour pour la tirer sur le sol du laboratoire. Joachim tituba jusqu'à la porte et tendit l'oreille. Il n'entendit rien, ou plutôt, chose plus effrayante, il perçut un silence dont l'épaisseur avait la qualité d'un dièse très grave. Il eut la sensation d'une présence lourde,

horrible et souveraine. Des ondes de peur envahirent toute sa chair. Ses dents se mirent à claquer spontanément. À demi paralysé, il eut peine à discipliner ses muscles pour refermer le battant et pousser le verrou. Il revint à Martha et s'aperçut que la jeune femme éprouvait le même trouble. Il l'aida à s'installer dans un fauteuil, en essayant de faire le moins de bruit possible. Il alla emplir un verre au robinet et sursauta au halètement sonore de l'eau courante dans la tuyauterie. Il tendit le verre à Martha, mais elle ne parut pas le voir et il dut lui en appuyer le bord contre la bouche. Tremblante, elle but avec maladresse, s'étrangla, toussa. Le verre tomba sur le sol avec un bruit énorme pour la sensibilité à vif du biologiste.

Il resta un long moment immobile, redoutant d'avoir attiré sur le laboratoire une attention maléfique. Puis il alla se désaltérer à son tour en buvant dans sa main, comme un sauvage. Il s'essuya les lèvres et tourna les yeux vers sa chambre. Il faillit s'évanouir en voyant la porte ouverte sur un triangle d'ombre où scintillait quelque chose. Lentement, il s'approcha, traversant tout le laboratoire d'un pas mécanique. Il entra dans la chambre et, se baissant, reconnut la tranche dorée d'un volume inoffensif. Il se laissa tomber assis sur le lit et resta là, tous les sens en alerte, plongé dans une torpeur attentive où s'abolissait toute notion du temps.

À l'autre bout du laboratoire, par la porte ouverte, il voyait la silhouette de Martha immobile et toute petite dans son grand fauteuil.

Un soleil jaunâtre projetait par les croisées une lumière malsaine sur les dalles. Cette lumière tourna lentement au fil des heures, éclairant l'un après l'autre les bords alignés sur la grande table, comme pour marquer l'une après l'autre les phases de l'expérience satanique. Le robinet mal refermé comptait les secondes en un crispant goutte-à-goutte dans la faïence d'un évier.

La lumière des croisées s'allongea de plus en plus, frôla la porte du couloir et mourut brusquement. Tout ne fut plus qu'ombres grises et tristes.

La peur de la nuit tira Joachim de son immobilité. Il se leva et alluma deux lampes à pétrole, après avoir essayé sans succès les commutateurs électriques.

Avec douceur, il passa un linge mouillé sur le visage de Martha et brossa de la main les toiles d'araignées qui souillaient sa chevelure et ses vêtements.

Elle paraissait plus calme, et Joachim parvint à la faire manger un peu. Comme à une enfant, il lui présenta bouchée par bouchée le contenu d'une boîte de conserves d'importation vénusienne. Il en mangea lui-même et, un peu rasséréné, revint au livre dont la tranche

dorée l'avait effrayé.

Il le ramassa, l'ouvrit au hasard et s'étonna de ne l'avoir jamais remarqué auparavant. Il avait dû tomber dans la précipitation du départ, la nuit précédente. Il ne comprit pas grand-chose au texte, qui semblait chanter les louanges d'un dieu très antique. Mais une phrase attira son attention :

Seigneur, vous savez ce qui est ancien et ce qui est nouveau : vous m'avez formé, et vous me dirigez comme par la main.

Le vieux psaume lui fit du bien. Il se sentit le frère des hommes d'autrefois, qui puisaient réconfort dans la protection d'un dieu paternel. Il tourna quelques pages et lut :

Le Seigneur est mon flambeau ; c'est lui qui me sauve : qui craindrai-je ?... Qu'une armée entière soit rangée devant moi, mon coeur ne s'effraiera point.

Et Joachim se révolta contre la peur. Il admira l'auteur du livre d'avoir trouvé des formules pures et naïves pour augmenter sa confiance en soi. Il pensa au Grand Être révérend par les prêtres de Vénus. Il pensa que ces prêtres l'adoraient mal, que leur religion était toute de restriction. On n'y parlait que de crainte et de prudence. Le Grand Être préférait certainement des hommes hardis et entreprenants. Il se maudit d'avoir douté de son existence.

Et qu'importait le nom dont on l'affublait, cette Force Souveraine ! Les anciens l'appelaient Seigneur. Les Vénusiens Grand Être. Et après ? N'était-ce pas le même ?

Joachim s'aperçut qu'on pouvait à la fois être matérialiste et croire à des forces cachées. Voyait-on le vent ? Voyait-on la pensée ? Et pourtant, ces choses existaient. Il avait conscience de s'énumérer des arguments désolants de naïveté. Mais les mots n'étaient en lui qu'une musique sans importance, pour illustrer la genèse d'une intuitive conviction.

Il imagina ce « Seigneur » comme une immense réserve d'énergie morale, comme une force quasi cosmique dont chacun pouvait user en se servant de mots catalyseurs. Auto-suggestion ? Et après ? Le terme rassurait ses tendances rationalistes, mais il n'avait rien d'impie, rien de choquant pour un spiritualiste...

Il arrivait mal à concrétiser sa pensée en raisonnement logique. Mais il se demanda brusquement pourquoi il cherchait à traduire en langage humain l'immense certitude qui l'envahissait. Il éprouva un soudain mépris pour les discussions oiseuses entre libres penseurs et tenants d'une religiosité bornée. Il méprisa l'obscurantisme fumeux de

la Haute-

Prudence autant que la gloriole imbécile de certains férus d'athéisme. Il dit à mi-voix :

— Seigneur, vous me dirigez comme par la main, que craindrai-je ?

Et, en parlant, il se moquait un peu de lui-même. Mais ce Seigneur, cette entité fantastique, ce dieu, n'aimait-il pas que l'on se moquât de soi-même tout en l'invoquant ? Et cela infirmait-il en quoi que ce fût sa bienveillance ?

Il eut l'impression qu'un grand, qu'un immense Ami à l'échelle cosmique lui faisait un clin d'oeil de connivence. Il se rendit compte qu'il humanisait un peu trop familièrement l'Être suprême. Encore une fois : et après ?

Il prit une lampe et, d'un pas ferme, marcha vers la porte du couloir, tira le verrou. Il ouvrit.

Il avança dans le couloir. Et là, malgré lui, il se remit à claquer des dents. Une sueur froide lui coula le long de l'épine dorsale. Mentalement, il répétait la phrase du vieux livre, comme un exorcisme contre la peur.

Certes, la peur restait en lui, mais elle était équilibrée par une dose de courage suffisante et il continuait d'avancer vers la salle des gardes.

Et quand des flots d'épouvante assaillirent ses nerfs, il les combattit par des flots de foi. Au dernier coude du couloir, il s'appuya au mur, jambes tremblantes. Ses dents claquèrent si violemment qu'il en perçut l'écho sous les voûtes de la salle encore invisible. Il pensa fortement : « Seigneur, que craindrai-je ? » Et il fit le dernier pas.

-:-

La Masse était là. La Masse ?...

Oui, le mot s'était formé sous son crâne à l'aspect de ce tas de chair informe. Un monstrueux tas de chair humaine à peu près conique, au milieu de la salle. On distinguait encore un peu les reliefs du long serpent qui s'était régulièrement lové sur lui-même avant de souder ses anneaux les uns aux autres. Et cela palpitait par endroits. Cela vivait. Cela se déformait un peu sous la peau nue, comme le ventre d'une femelle en grossesse, et phosphorait d'un feu violâtre semblable à celui des vers luisants.

Médusé, Joachim laissa tomber sa lampe inutile. L'objet roula jusqu'au pied de cette colline vivante, et le biologiste n'osa pas le ramasser.

Il vit la masse s'invaginer sur un point. Une bulle claqua comme à la surface d'une pâte en cuisson. Du trou sortit quelque chose : une espèce d'appendice qui s'allongeait avec lenteur, comme une corne d'escargot et pointait progressivement vers le biologiste. Affolé, Joachim fit un pas en arrière et se colla au mur. L'extrémité de l'appendice lui creva sous le nez, et lui présenta comme une fleur à croissance accélérée au bout de sa tige... un oeil. Un horrible globe

oculaire nu de paupières et d'orbite.

L'oeil regarda Joachim pendant quelques secondes, puis il rentra dans l'appendice, qui se rétracta lui-même dans la masse lumineuse.

Une deuxième bulle claqua sur la pyramide de chair. Et Joachim vit s'ouvrir une fente bordée de lèvres roses : une bouche.

La bouche sourit, révélant des dents jeunes et blanches. Elle parla, d'une voix enfantine :

— Tu es radio-actif, Joachim. Mais au point où nous en sommes, cela n'a aucune importance. Et le savant reconnut la voix des jumelles.

Mais déjà, la bouche se pinçait, n'était plus qu'une fente dont les bords se soudaient, n'existait plus.

Un nouvel appendice naquit de la Masse. Il s'allongea comme un serpent, rampa rapidement vers Joachim.

Le savant hoqueta d'épouvante et s'enfuit vers le laboratoire. Il courut dans l'ombre en se meurtrissant contre les murs, faillit tomber, courut encore vers le rectangle de lumière indiquant la porte-refuge. Il l'atteignit. Au dernier moment, il tourna la tête et vit un serpent lumineux avancer vers lui comme une coulée de lave. Il bondit en avant, repoussa violemment la porte et fit claquer le verrou. Il alla au fauteuil de Martha. Électrisée par l'approche du monstre, la jeune femme claquait des dents, elle aussi. Joachim dit mécaniquement :

— Je suis là, Martha. N'ayez pas peur. Puis il répéta sans arrêt :

— Seigneur, que craindrai-je ? Seigneur, que craindrai-je ?

Et cependant, les yeux exorbités, il voyait le serpent aminci passer par une fente de la porte, se balancer un peu comme une trompe, former un oeil, le rétracter, le remplacer par un doigt qui tira le verrou.

Le serpent reflua par la fente. Il disparut. Mais la porte s'ouvrit avec lenteur. Un tas de lumière apparut, poussa un pseudopode sur le dallage du laboratoire. Joachim prit Martha dans ses bras, mais elle était raide comme du bois, tétanisée par la peur. Sous ce fardeau inconfortable, le savant tituba et tomba sur un genou. La sueur froide qui perlait à son front coula en ruisseau le long de son nez, l'aveugla. D'une main, il s'essuya le visage et lâcha Martha qui roula sur le sol. Il resta figé. L'appendice du monstre se fendit, forma une bouche semblable à celle qui avait déjà parlé dans la salle des gardes. Elle dit :

— N'aie pas peur, Joachim. Je n'ai que de bonnes intentions. J'aurais pu enfoncer la porte. J'ai préféré l'ouvrir, pour t'effrayer le moins possible.

Joachim avala sa salive. Il se passa la langue sur les lèvres et souffla :

— Va-t'en !

Autour de la bouche, l'appendice déformable à volonté se renfla en boule, fit germer deux yeux, un nez... fut la tête aux cheveux noirs d'une jumelle souriante. Cette tête parla encore :

— Tu vois, j'essaie de ne pas te faire peur. Prendre cet aspect humain ne présente pour moi aucune utilité. Je le fais uniquement pour toi, Joachim, pour te tranquilliser.

— Va-t'en ! répéta Joachim.

La tête eut un rire clair et bienveillant. Elle perdit presque toute sa luminescence et fut presque humaine.

— M'en aller ? dit-elle. Pour te faire plaisir, je pourrais obéir. Mais le temps passe. Regarde Martha, elle est presque morte de peur, et ce n'est pas une expression exagérée. En fait, elle est vraiment sur le point de mourir. Il faut que je m'occupe d'elle. Arrière !

Joachim vit toute la masse s'enfler comme une vague de haute mer. Il recula, heurta des reins la longue table et fit tomber des bouches qui se brisèrent sur le sol. La vague claqua sur le corps étendu de Martha, l'ensevelit sous elle.

— Martha ! hurla Joachim.

— Chut ! fit la tête humaine. Elle est sauvée, au contraire. Ne crains rien pour elle. Je l'ai prise juste avant son dernier soupir. Elle vit en moi. Elle fait partie de moi. Mais je n'ai pas besoin de ses vêtements.

Joachim vit sortir du flanc du monstre un tas d'étoffes qui glissa jusqu'au sol. Il reconnut l'imperméable et, tout froissés, le long manteau et la robe de Martha. Il crispa si violemment ses mains sur le bord de la table qu'il sentit ses ongles se briser sur le bois. Ses bottes glissèrent dans le plasma des bouches brisés. Il trébucha de côté. Sur des jambes molles, il courut s'enfermer dans sa chambre. Il poussa le lit devant la porte et tomba encore à genoux. Il laissa choir sa tête dans les couvertures pour y étouffer des sanglots. La literie était encore imprégnée du parfum de Martha. Quelque chose heurta la porte. Une voix dit :

— Ouvre donc, Joachim.

— Va-t'en ! dit le savant pour la troisième fois. Mais sa gorge n'émit que des sons incompréhensibles.

« Seigneur, que craindrai-je ? Seigneur, que craindrai-je ? »

La voix reprit :

— Tu pries, Joachim ? Tu as raison. Mais tu n'es pas assez entraîné à la prière. Elle ne t'est pas d'un secours parfait. Trop tard, mais qu'importe !... Écoute-moi bien, Joachim. Encore une fois, je pourrais enfoncer cette porte. Je ne le ferai pas. Je vais te parler au travers et tu vas comprendre.

Le savant se boucha les oreilles et hurla :

— Seigneur, Seigneur, Seigneur ! La voix parla plus fort :

— Ah ! ça ! Mais tu es fou, Joachim. Je te croyais l'âme mieux trempée. Crois-tu que le Seigneur aide ceux qui perdent la tête ! Il aime la piété, non la frénésie !

— Seigneur, Seigneur, Seigneur ! Ô, Grand Être !

— Tant pis, dit la voix. J'enfonce la porte. —' Non !

Le bois craqua.

Des planches cédèrent. Un cordon de chair lumineuse coula sur le lit. Joachim fit un bond en arrière et se précipita vers la fenêtre.

Plus rapide, la Masse étira un prolongement vers la gauche pour barrer la route au savant. La porte vola toute en éclats. Joachim s'effondra dans un coin, les mains sur les yeux. Mais la lumière dégagée par le monstre était si forte que le savant distingua le squelette de ses doigts à travers ses paupières closes. Horrifié, il baissa les mains. Il vit la Masse étirée comme une rivière au clair de lune sur toute la longueur du laboratoire. Elle débordait dans la chambre et formait lentement une boule au bout d'un prolongement flexible. La boule se modela en visage, perdit de sa luminescence. Elle fut la tête de Martha.

— C'est horrible ! dit Joachim. La tête sourit.

— Horrible, dis-tu ? Je te croyais amoureux, pourtant. Ah ! je sais ce qui t'effraie, c'est la longueur de ce cou. Nous allons y remédier.

La tête recula tandis que l'appendice raccourcissait. Et Joachim eut sous les yeux le spectacle de Martha prenant un bain de rivière. Seule, la tête dépassait de la Masse répandue comme une flaque lumineuse.

— Est-ce mieux ainsi ? dit la tête. Tu vois, Joachim, j'ai pris la forme qui offre le plus d'attraits pour toi.

— Tu n'es pas Martha ! dit Joachim.

— Oh ! mais si ! Je ne suis pas « que » Martha, bien sûr. Mais la tête qui te parle est bien la sienne. J'ai un métabolisme fantastique. Je peux rassembler les cellules de mon choix à une vitesse folle et les redisperser à mon gré. Écoute bien, j'ai même la voix de Martha. J'ai recréé

Martha. C'est elle qui parle, Joachim. Vous m'entendez, je ne suis plus folle. Je n'ai jamais été si lucide, et je vous prie de me faire confiance.

Le visage de la jeune femme avait un air radieux. Ses yeux brillaient de bonheur. Le savant ne l'avait jamais connue ainsi. Même à la naissance des jumelles, Martha n'avait pas paru si heureuse. Elle parla :

— Nous avons été les artisans involontaires d'une merveilleuse mutation. Depuis des siècles et des siècles, le protoplasme humain attendait une conjonction de hasards propre à lui faire monter un échelon vers la perfection. Écoutez ce passage d'un vieux texte :

« Vous avez parcouru le chemin qui va du ver à l'homme... Qu'est le singe pour l'homme ?

Une honte douloureuse et un objet de risée. Que sera l'homme pour le surhomme ? Une honte douloureuse et un objet de risée.

« L'auteur de ce texte avait pressenti cette mutation fantastique, mais elle était restée peu claire à son esprit. Surhomme ? Ce mot forgé maladroitement était encore trop rudimentaire. Il eût fallu dire Surhumanité ou trouver un mot plus fort encore. Mais même les mots deviendront bientôt inutiles.

« Le protoplasme humain absorbera tous les autres. La Vie ne fera plus qu'un. Nous absorberons les arbres et les bêtes...

— Je ne comprends pas, dit Joachim. Martha reprit :

— Peu importe. Vous comprendrez bientôt. Sachez seulement que le venin d'un reptile a affecté les gènes de ma fille. Mais il a encore fallu nos pratiques pour donner naissance à un être nouveau, plus puissant, plus parfait que l'homme même, qui se nommait pourtant le roi de la création.

— Plus parfait ? dit Joachim. Ces jumelles démoniaques étaient des monstres névrosés. Elles étaient méchantes et nous...

— Chut, Joachim ! Vous parlez sans réfléchir. Elles sont passées par une espèce d'âge ingrat précédant leur fusion en un seul organisme. Leur cruauté, le meurtre de leur soeur, n'étaient qu'une forme de l'instinct de conservation. À l'époque, nous les aurions tuées si j'avais pu garder une Lise normale. Elles le sentaient. Après, il était trop tard. Elles étaient devenues trop fortes pour nous. Un instinct sûr, un puissant tropisme les a poussées sous la pluie radioactive de l'orage. (En fait, elles ont provoqué cet orage par un phénomène qu'il serait trop long d'expliquer.) Et la mutation s'est achevée. Les temps sont venus, comme disait Shadan, le sorcier de Deimos-town.

« Et maintenant, c'est votre tour, Joachim. Vous avez respiré des brumes dangereuses pour votre petit organisme humain. Vous êtes au bord de la tombe. Il faut que je vous absorbe et vous sauve du même coup.

— Non, gémit le biologiste en se recroquevillant dans son coin. La tête sourit plus largement. C'était bien le visage de Martha. D'une

Martha transformée par un bain de jouvence, d'une Martha plus séduisante que jamais. Elle dit :

— Je suis encore jeune. Par « je », j'entends la « Masse », l'être nouveau... Comme tous les êtres jeunes, j'ai envie de jouer, j'ai envie de me livrer à une activité gratuite. Je pourrais vous absorber sans vous demander votre avis. Mais je désire que vous fassiez le premier pas. Je vais vous séduire, Joachim. Et vous allez vous jeter de vous-même dans mes bras.

— Non !

— Oh ! mais si !

Le visage de Martha s'éleva peu à peu vers Joachim. Des épaules rondes et délicates émergèrent de la rivière de chair 'lumineuse, puis des bras blancs. Un torse souple et jeune fut devant Joachim, dans un état d'éblouissante nudité. Martha semblait une sirène à queue immense et chatoyante. Elle tendit les bras.

— Joachim, dit-elle, je vous offre de mourir pour renaître aussitôt. Embrassez-moi.

— C'est... c'est monstrueux, dit le savant. Je ne suis qu'un vieillard et...

— Et vous n'avez jamais tenu une femme dans vos bras. Je veux que votre mort soit délicieuse, Joachim. Nous ne ferons plus qu'un dans un instant. De toute façon, vous êtes perdu. Je vous offre une mort vivante.

Joachim se mit debout et se plaqua dans l'encoignure comme s'il avait voulu entrer dans la pierre.

Martha monta encore un peu vers lui. Elle dit d'une voix persuasive :

— Votre pudibonderie est ridicule. Bientôt, morale et sexualité ne signifieront plus rien. Embrassez-moi.

Le visage ensorceleur fut tout proche. Une espèce d'extase naquit dans les yeux de Joachim. Ses lèvres tremblèrent. Il se pencha brusquement sur Martha et eut un vertige. Ses bras enlacèrent la silhouette captivante, ses lèvres touchèrent une joue douce comme de la soie. Il eut un éblouissement de bonheur et ne fut plus rien.

Toutes ses cellules ravies se perdirent dans une mer de félicité. Le monstre se rétracta dans le laboratoire. Il laissait dans la chambre un petit tas de vêtements vides.

Les hommes sortaient un par un des profondeurs de l'abîme. L'un après l'autre, ils faisaient une dernière traction et se hissaient au sommet d'un grand roc épaulant le château, sur la face nord. Ils étaient cinq.

Là, ils levaient les yeux vers la géante silhouette des tours. Harassés, ils restèrent à souffler un moment. Puis l'un d'eux fit un signe, trop épuisé pour parler. Il avança le long d'une rampe étroite et glissante. Encordés, les autres le suivirent avec une résignation lourde. Avec leurs capuchons, ils avaient l'air d'une procession de fantômes.

Ils passèrent l'angle d'un contrefort et se sentirent bousculés par le vent d'ouest, qui fit battre comme des ailes les pans de leurs imperméables. L'un d'eux chancela. Ses bottes dérapèrent vers le vide. Sans la corde, il eût plongé à mort.

Ils atteignirent une poterne et entrèrent sans difficulté dans une galerie pleine de gravats. Au bout de vingt mètres, ils tombèrent sur une palissade de planches. Par les fentes, on voyait l'amorce d'un petit escalier.

Ils commencèrent à démolir l'obstacle à coups de piolets.

-:-

Le monstre entendait les coups sonores se répercuter dans les entrailles du château. Massant sa chair lumineuse en haut d'une volée de marches, il attendait. Quand le bruit cessa, il se laissa couler en cascade jusqu'au palier inférieur, se divisa en trois et disparut par trois passages différents : un petit escalier en colimaçon, une espèce de soupirail un peu à gauche, et la pente d'un couloir affaissé par les siècles.

-:-

Les hommes avançaient le long d'une galerie. Ils avaient rejeté leurs cagoules. Le dernier portait sur l'épaule les rouleaux de la longue

corde inutile. Ils avaient les yeux caves et le visage sculpté par les fatigues de l'ascension. L'un d'eux toussait sans arrêt. Un autre boitait à faire pitié et se servait de son piolet comme d'une canne.

Soudain, le premier s'arrêta net et ses camarades butèrent les uns sur les autres derrière lui.

— Le feu ! d'une voix rauque.

Mais non, ce n'était pas du feu. C'était une masse molle et plastique comme une pâte qui roulait lentement vers eux, une coulée de chair lumineuse qui avançait avec une lenteur fatale. Et des yeux naissaient ici et là sur cette masse ; des yeux humains qui se formaient comme des champignons, un peu partout, et disparaissaient soudain pour être remplacés par d'autres grumeaux oculaires.

On ne sut pas quel homme lança un cri d'épouvante. Ils se bousculèrent à reculons vers l'autre extrémité de la galerie. L'un d'eux boita de travers et tomba. La masse ardente fut sur lui, toucha la peau de son visage grimaçant d'horreur. Il disparut, comme sucé de ses vêtements soudains vides.

Les autres couraient sans se retourner. Ils commencèrent de dévaler l'escalier menant à la poterne. Deux d'entre eux, poussés par les autres, plongèrent à tombeau ouvert dans une deuxième masse lumineuse montant à leur rencontre.

Les rescapés firent demi-tour et crochetèrent juste à temps entre les deux masses, qui s'unirent en une seule pour rouler à leur suite. Le moins rapide fut rattrapé. Son hurlement cessa net, stoppé par sa disparition.

Le dernier homme filait à corps perdu dans un couloir. Au premier détour, il freina sa course et se colla au mur. Une autre masse avançait vers lui.

Il chercha désespérément une issue, tandis que l'étau luminescent se resserrait de chaque côté. Haletant, il passa plusieurs fois sa langue sur ses lèvres. Il leva son piolet, le jeta de toutes ses forces sur la masse la plus proche.

Avec une étincelle, le piolet rebondit à ses pieds.

L'homme fut hypnotisé par cent regards. Les yeux bourgeoñaient, grossissaient, claquaient comme des bulles, renaissaient, se rapprochaient.

Figé, l'homme attendit. Il sentit toute sa chair se dissoudre dans un tourbillon de lumière. Et aussitôt, il fut heureux. Heureux comme marchant du même pas avec la foule amicale de nombreux camarades. Chose étrange, il sut qu'il n'était plus rien, ou plutôt qu'il était à la fois lui-même et les autres, unis dans une sécurité, une tiédeur et une

puissance collectives. La Masse dévalait la pente de la montagne. Elle coulait comme de l'eau, se divisait sur le tranchant des rocs, se reformait plus bas, gobait au passage une limace, une fourmilière, un arbre penché sur le vide. Elle semblait une vaste gomme à effacer la vie. Elle faisait boule de neige.

En approchant des falaises, elle s'étalait comme une aile gigantesque et planait dans la brume vivifiante.

Elle fondit comme un ange exterminateur sur les bâtiments, les nettoya de tous leurs habitants en s'introduisant par les moindres interstices.

Elle descendit plus bas, là où attendaient deux fusées interplanétaires prêtes au départ. Elle se fragmenta.

La plus grosse coula vers la mer, immense réservoir de vie pour son appétit gigantesque. La plus petite entra dans les fusées, absorba les pilotes et les techniciens, se peupla d'yeux, d'oreilles, de mains qui actionnèrent les boutons commandant le départ. Une fusée partit pour Mars, via la Lune ; l'autre amorça une orbite allongée qui s'infléchit sur celle de Vénus.

Et plus tard, les fusées deviendraient inutiles comme des béquilles à un ancien infirme. La Masse absorberait du fer et du roc. La Masse deviendrait elle-même fusée et, nue, bondirait toute seule de planète en planète jusqu'aux confins de l'Univers, se nourrissant de tout, de lumière et de matière.

-:-

Elle s'étendrait à toutes les galaxies dans sa quête continuelle en ronronnant d'un bonheur collectif où toutes les cellules animales et végétales chanteraient à l'unisson le même choeur formidable...

Et tout cela, je le sais depuis que j'ai reçu la visite de Martha. Car j'ai vu le signe dans les yeux de sa fille agonisante. J'ai vu le signe annoncé par les anciens thaumaturges de Deimos et les prophètes de Soonk. Alors, j'ai préparé l'eau lustrale en y éteignant un tison sacré. Puis j'ai répandu l'eau lustrale sur l'autel de Moraan-Sass. Et j'ai vu toute l'histoire dans la sphère de Siig.

En vérité, je le dis, j'ai vu toute l'histoire et je l'ai écrite dans ce livre. Pourquoi l'ai-je écrite ? Je ne sais. Je n'avais plus rien à faire en attendant ce qui doit arriver. Et déjà nous viennent de Vénus d'étranges échos. Les navigateurs nous annoncent que cette planète est ravagée par une mer lumineuse.

Et la plupart des gens haussent les épaules et parlent d'hallucination ou de superstition. Mais moi, je sais. Moi, je connais la seconde exacte où... Tenez, j'entends la foule murmurer dehors, tandis que ma fenêtre s'éclaire d'un jour violet. J'entends comme une tempête de terreur et, moi seul, je sais que la Masse est sur la ville. Je l'ai vue dans la sphère de Siig, moi Shadan, le daôt de Deimos-town, le dernier sage héritier des anciennes pratiques. Et... Heddiah, les temps sont venus, Hededdiah, les temps sont...